



ACADEMIE ORTHODOXE INTERNATIONALE



Cours de Philosophie *Les présocratiques*

Mgr Jean-Siméon
Docteur en Théologie

Sous le contrôle de
l'**A**lliance **M**ondiale des **E**glises **C**anoniques



Etudes de théologie
Texte officiel de l'Ecole saint Melaine
agrée par le Patriarcat d'Antioche et de Jerusalem

Imprimatur du Patriarche Jacques-Israël-Nectaire,
18 novembre 2021

Edition 2021

Sommaire

Introduction

I

Les milésiens

1 Thalès de Milet (env. 624-546)

a – L'eau, principe premier

b – « Sophia »

c – Hylozoïsme

2 – Anaximandre (env. 610 – 545)

a – L'apeiron

b – Formation de l'univers

3 – Anaximène (env. 585 – 528)

II

Les pythagoriciens

I – Le pythagorisme

II – La vie pythagorique

III La philosophie pythagoricienne

III

Héraclite (env. 544-484)

a – « Tout coule... »

b – Les contrastes

c – Le logos

IV

Les Eléates

1 – Xénophane (env. 570–476)

2 – Parménide (env. 540-470)

a – L’existent est seul à exister

b – Penser être sont identique

c – l’Etre existe : total, unique, compact, sans faille.

3 – Zénon (env. 460)

a – Preuve contre le mouvement

b – Dialectique – Eristique

V

Les Mécanistes et Anaxagore

Les mécanistes

1 – Empédocle (env. 492-432)

a – Les Eléments ou les « Racines »

b – L’amour et la haine

c – Le mécanisme

d – Formation

e – Les esprits et les âmes

f – Théorie de la connaissance

2 – Leucippe (500) et Démocrite (env. 460)

I - L’Etre

a – Les atomes

b – L’espace

c – Le mouvement

d – Le déterminisme

II – La Connaissance

III – L’Ethique

ANAXAGORE (env. 500-428)

a – Les « homoioméries »

b – L’esprit

VI

Les Sophistes

I – Une philosophie engagée

II – Une philosophie déagée

a – Par rapport à l'être

b – Par rapport à la loi

c – Par rapport à toute allégeance autre que « naturelle »

d – Une philosophie du pouvoir

Conclusion

LES PRÉSOCRATIQUES

INTRODUCTION

Vers le VI^e siècle avant Jésus-Christ, dans les archipels d'Ionie, en Asie mineure, la pensée humaine aborde la réflexion proprement philosophique, distincte de la croyance religieuse alors dominante. Tel est le point de départ de la création de concepts référents, existentiels, au statut métaphysique spécifique, sur lesquels vont venir s'édifier les concepts de l'Éthique dans les siècles à venir.

Il s'agit, ici, tout d'abord d'une étude de la « nature », c'est-à-dire d'une étude portant sur l'observation du monde ; de ce monde tel qu'il se présente à l'intelligence en acte d'être ; plus précisément, tel qu'il se présente à travers le phénomène de la conscience réflexive ; c'est-à-dire de cette capacité propre de notre espèce de pouvoir réfléchir sur notre propre pensée, dans un processus irréversible, presque infini.

Il ne faut cependant pas réduire l'entreprise des Présocratiques à celle d'une « philosophie de la nature », comme on en connaîtra plus tard dans l'histoire de la pensée humaine. En effet, lorsque les Présocratiques évoquent les causes premières et les éléments primitifs, ne nous y trompons pas, c'est bien des principes de l'existant qu'ils entendent parler de façon générale. Plutôt que le constitutif ultime des corps comme tels, c'est bien la raison d'être de ce qui existe qu'ils cherchent à fixer, et dont ils voudraient saisir le secret.

C'est précisément dans cette recherche spécifique que prend naissance l'Éthique au sens moderne du terme. L'Éthique apparaît dans le processus de la conscience réflexive. Il s'agit d'un niveau spécifique d'abstraction intellectuelle où se dégagent des valeurs humaines acceptées par l'ensemble d'une communauté. Le substrat qui ne cesse de porter, certes avec souplesse, une telle émergence axiologique - sorte de terrain commun à l'ensemble des existants selon leurs natures et leurs espèces - n'est autre que la matérialité commune dont est assorti l'ensemble du créé

Avant de dégager des valeurs reconnues et acceptées, dont la flexibilité intrinsèque ne fait que suivre à partir de la plasticité des gènes les évolutions incessantes des mœurs collectives, la conscience

réflexive est liée à ce substrat matériel que nous partageons avec toute la création.

L'Éthique ne saurait donc être déconnectée du réel sous toutes ses formes. Elle n'est autre qu'une conceptualisation particulière, à un moment donné de l'évolution historique des sociétés, de valeurs sur lesquelles s'opère un accord général des consciences.

Ainsi, les principes moraux fondateurs d'une société, lesquels ont leurs sources dans l'Éthique, s'appuient constamment sur la réalité de ce monde ; sur le réel existentiel ; sur ce qui apparaît concrètement à l'intelligence. L'objectivité existentielle est la source de toute subjectivité humaine.

Il importe de bien prendre conscience de cette matérialité dont nous sommes revêtus de naissance. Toute subjectivité, encore une fois, n'est que l'envers d'une objectivité dont les racines sont ancrées dans un substrat que nous partageons avec le monde minéral, végétal et animal. Aussi grande que puisse être notre dignité, nous sommes aussi, et avant tout, pétris de matière. C'est précisément par rapport à cette matérialité que nous pouvons être « objet » de recherches, au cœur même de notre subjectivité.

Nous sommes ainsi individualisés dans une matière commune. Le savoir et en parler marque la rupture de la conscience réflexive d'avec la conscience animale. A la fois tout proche des mammifères par les gènes, nous en sommes très loin de par les mécanismes d'une conscience qui a la particularité de se penser elle-même. C'est dans l'essor de cette réflexion continue, unique en son genre, qui fait que la pensée pense et juge à partir d'une substance matérielle partagée par tous les existants, qu'émergent nos valeurs dont les exigences, véritables impératifs moraux catégoriques, sont traduites en règles de droit, en normes de conduite individuelle et collective. Et plus elles sont acceptées par la communauté humaine, plus elles acquièrent le statut d'universel. Dans le fond, il s'agit constamment d'accords sur un Accord.

Encore une fois, c'est la plasticité même de la réflexion active de la conscience qui permet l'évolution des valeurs et leur adaptation continue aux mœurs d'une communauté ; et il ne saurait y avoir de subjectivité, encore une fois, d'intimité de l'esprit, sans lien avec la commune substance que tous les existants partagent. C'est aussi

pourquoi le nom de « physiciens » est donné aux premiers chercheurs en la matière. Mais à propos de « physique », c'est bien de « métaphysique » qu'il va s'agir, c'est-à-dire d'un niveau d'abstraction tout à fait spécifique, à partir de ce monde qui fait question.

Ainsi, aux sources de la réflexion philosophique occidentale, la métaphysique va s'imposer comme un savoir référant, structurant, à partir duquel vont se forger les concepts éthiques fondamentaux des sociétés humaines.

Bien que les recherches sur le « vivant » démontrent comment l'ensemble des existants découle d'une souche commune, il n'en reste pas moins vrai qu'une différence essentielle existe dans le fait que l'existant humain ne cesse de conceptualiser son univers, posant en permanence des repères qui donnent sens à son existence. Mais les sens de l'existence sont multiples, comme le sont les concepts permettant leur émergence.

En se détachant de son substrat matériel, le concept permet la création infinie de valeurs intrinsèquement liées à la conscience humaine. La philosophie reste donc en permanence une création de l'esprit, à partir de ces mêmes valeurs, lesquelles changent au rythme de l'évolution naturelle de la race humaine.

I) LES MILÉSIENS Les trois premiers penseurs connus parmi les Présocratiques : Thalès, Anaximandre et Anaximène sont originaires de Milet en Asie Mineure.

1 - THALÈS DE MILET (ENV. 624-546)A - L'eau, principe premier La recherche des principes : tel fut l'objet naturel des premiers penseurs. Ils ont cherché ces principes dans le domaine matériel. Ce domaine matériel est le référant par excellence. Il est donné en premier, avant toutes déterminations axiologiques de la conscience. La personne humaine ne saurait donc se désolidariser d'un tel référant, que par un artifice de l'esprit. L'idéalisme n'a pas de prise réelle dans les sciences. Dans tous les cas le réalisme se pose, et s'impose, avant toutes investigations idéalistes ; lesquelles restent légitimes dans les recherches à caractère scientifique.

Il est donc bien dans l'ordre des choses que les milésiens vont s'intéresser, avant tout, au domaine matériel, à ce substrat commun à tous les existants du monde ; substrat à partir duquel commence toute réflexion libre de l'homme libre.

Pour Thalès, ces principes doivent manifester l'essence propre des choses ; c'est d'eux qu'elles doivent venir, en eux qu'elles doivent se résorber. D'où leur nom d'éléments. Esprit déductif, Thalès en conclut comment tout ce qu'il y a de particulier dans la création ne peut être qu'un accident survenu à cette essence primitive. Nous sommes bien dans le domaine des causes. Cette recherche des causes sera désormais le moteur des interrogations humaines ; la base intellectuelle à partir de laquelle vont se structurer, par la suite, l'Éthique et les multiples sciences.

Ne nous y trompons donc pas. Dans cette recherche d'un principe fondateur de toutes choses, est désormais posé le postulat de tous les principes fondateurs des sciences et de l'Éthique à venir. Tout le problème est de savoir ce qu'est ce principe ? Thalès pensait que c'était l'eau (*Mét.* A.3).

Aristote se contente d'affirmer : « *Il déclarait que la terre repose sur l'eau* » (983 b 20) De fait, l'intuition que tout vient de l'eau a donné naissance à de nombreux mythes, où l'eau est source de vie.

Ce principe ou ces principes, encore une fois, sont tout aussi bien la cause ou les causes dont la science, mais aussi l'Éthique, ne cesseront d'en revendiquer la réalité. De fait, toute réalité scientifique repose sur des principes dits fondateurs. Certes, les principes de la philosophie sont de l'ordre de l'esprit et des valeurs. Cependant, la nécessité de rattacher toutes choses à des principes constitue bien l'une des exigences de l'intelligence humaine. Que cela tienne aux gènes ou autres phénomènes, ne change rien à ce fait.

B - « Sophia » L'originalité de Thalès est d'avoir pensé qu'il dut y avoir pour toutes les réalités de ce monde un principe unique, sorte de cause du réel ultime, et d'avoir ainsi fondé la métaphysique. Certes, il est tout à fait possible de philosopher sans avoir le souci de recherche d'un tel principe. La pensée interrogative peut se structurer à partir de plusieurs référents, sans

se soucier d'un référent unique. Il n'en reste pas moins vrai que l'un des objets de la métaphysique est de s'interroger, et de s'articuler, sur la réalité d'un tel principe unique.

Alors que les sciences s'attachent à inventorier, chacune à part, une portion du réel existentiel, une tranche de l'être pourrait-on dire, la métaphysique en comprend la réalité dans sa totalité. Du moins cherche-t-elle à le faire. Elle cherche ainsi la racine déterminante des êtres ; cherchant sur quoi, en définitive, toutes choses reposent.

La question sera donc inévitable : sur quoi repose la science ?

La science de Thalès a été une sagesse, une « philosophie », impliquant par-là toute une orientation de la vie. De fait, la réflexion philosophique influence tout le comportement de l'homme individuel et collectif. En ce sens, la philosophie est la plus pratique de toutes les sciences. L'homme de la rue, comme le spécialiste, ne manquent pas de se faire une idée du monde et de la vie, dont ils vont tenir compte dans le concret de leur existence.

Thalès a ainsi donné le branle qui conduit à donner une forme scientifique aux inévitables questions métaphysiques de l'homme. Dans un monde en profondes mutations, sous la poussée prodigieuse des sciences et des techniques, de nouveau l'homme contemporain tente de formuler ses propres conceptions de la vie, dans le sens de savoir si l'on a le droit ou non, de tenter telle ou telle expérience humaine. Bref, dans quelle mesure un tel état d'esprit est-il bien conforme aux impératifs moraux catégoriques élaborés par une Éthique globalement admise ?

Mais il est absurde de croire que l'on peut mettre une limite à la recherche, scientifique ou autre. La vérité est que l'on ira de plus en plus loin, battant en brèche les normes établies de la morale ; poussant les recherches aux portes de l'absurde. Dans l'évolution des valeurs, celle de « liberté » a supplanté celle de « droit » ; si bien que la liberté est désormais prédominante ; le Droit tente seulement d'encadrer les conséquences de ces évolutions globales des mœurs sujettes à cette liberté ; liberté qui se pose comme principe ultime de la race humaine.

Les données fondatrices de l'Éthique sont donc issues directement de ces questions que l'on peut qualifier sans détour de

« métaphysiques ». Tous les systèmes scientifiques du monde sont en étroite dépendance avec les données éthiques issues de la réflexion philosophique. Aussi, ne peut-on comprendre la science, si l'on ne comprend pas la vision éthique qui la sous-tend dans son efficence la plus concrète.

Dans les lueurs naissantes, à l'aube de la réflexion proprement philosophique, on est encore loin des systèmes de pensée qui engendreront par la suite, de façon naturelle pourrait-on dire, des systèmes scientifiques. Il n'en reste pas moins vrai que le départ en est donné par Thalès. Fondateur de la métaphysique, il est du même coup fondateur de l'Éthique occidentale, prélude à toutes les constructions de l'esprit à venir, notamment celles à valeur universelle ; car reposant sur des principes universels reconnus comme tels par la communauté humaine.

On ne pourra plus désormais séparer la réflexion sur la science de celle sur l'Éthique. Car c'est bien l'homme, dans son être et devenir, qui est concerné par de telles réflexions. La question sera donc constamment présente, aujourd'hui comme hier, et hier comme demain : quel sens donner aux multiples mutations du monde dont nous sommes, à la fois, les témoins et les acteurs ?

C - Hylozoïsme A côté de la première affirmation (que tout finalement se réduit à l'eau), il convient de signaler une seconde proposition de Thalès, selon laquelle tout est plein de dieux. (Aristote, *De l'âme*, A. 5, 411 à 417).

Ce que l'on appelle ainsi « hylozoïsme » est beaucoup moins une théorie de philosophie de la nature, qu'une théorie de la connaissance. De fait, la connaissance va apparaître comme l'une des caractéristiques essentielles de la race humaine. Connaître, c'est « naître-avec », comprendre, expliquer, organiser la pensée en conceptualisant les multiples approches du réel existentiel, bref théoriser. Le Droit, par exemple, se réalise, au fil du temps, dans l'organisation et la structuration de l'être individuel et collectif. Il sera donc naturellement social dans ses déterminations axiologiques. Aussi, il ne saurait y avoir de sociétés humaines organisées sans système juridique, aussi embryonnaire soit-il ; pas plus qu'il ne saurait y avoir de normes juridiques sans un fondement éthique, le plus élémentaire soit-il.

Avec Thalès, l'explication de l'être ne se fait encore qu'à travers des concepts anthropomorphiques : le vivant demeure à ses yeux la catégorie fondamentale de l'être tout entier ; le monde est peuplé d'âmes.

Mais le vivant demeure bien, constamment, le centre des interrogations existentielles les plus pointues. De nos jours, le phénomène génétique en est la plus parfaite expression. La liberté de la recherche scientifique bousculera toujours les exigences éthiques acquises au cours d'une évolution de la pensée humaine, où tous les acquis des savoirs seront explorés dans leur particularité.

On cherche bien à discerner Dieu et le monde, la vie et les corps, mais on ne parvient pas à réussir parfaitement cette distinction. D'ailleurs, y est-on parvenu ? Quoi qu'il en soit, c'est l'un trait caractéristique de la philosophie à ses débuts : elle conçoit tout à partir de la « vie » de l'homme ; lui empruntant des catégories qu'elle transpose dans sa hâte d'universaliser. Mais, encore une fois, le vivant restera toujours la source supérieure de l'interrogation humaine.

Encore convient-il de bien comprendre comment le fait d'universaliser est inhérent à l'intelligence humaine. Les possibilités d'émergence de plusieurs espèces humaines, de par les possibles manipulations génétiques à partir de cette nature unique, ne changeraient rien au problème. La commune matérialité, au-delà des espèces possibles, restera toujours la base incontournable, la nature fondatrice de ce qui est commun à tous.

Le problème est de savoir dans quelle mesure la formulation même de ces concepts n'est pas liée à une culture spécifique, telle la culture occidentale ?. Mais il ne s'agit là que de formulation, et non la mise en cause du rattachement de l'espèce humaine à une identique nature.

Toute l'histoire de la pensée témoigne d'un effort sans cesse renouvelé pour résoudre des problèmes dont les situations archaïques nous éclairent déjà sur les difficultés qu'ils comportent. Il n'en reste pas moins vrai que la réflexion philosophique, entraînant celle sur la science et l'Éthique, restera dans ses grandes lignes désormais centrée sur le vivant. Mais aujourd'hui, à côté des droits de l'homme, émergent d'autres droits : ceux de l'animal par

exemple. De tels droits ne cesseront de s'affirmer dans les consciences évoluées. L'ouverture juridique à l'animal pose de nouvelles perspectives. Il s'agit de la reconnaissance implicite d'une lointaine appartenance commune.

De fait, il n'y a rien de déshonorant pour l'espèce humaine que de reconnaître une certaine parenté avec l'espèce proprement animale. Un tel constat n'enlève rien à la spécificité de l'espèce humaine qui se différencie, entre autre chose, par cette capacité de création éthique, laquelle, de l'existant humain se prolonge naturellement, pourrait-on dire, à l'existant animal.

Ainsi l'homme, « animal raisonnable », prolonge naturellement dans les sphères de l'animalité proprement dite des principes juridiques qui, jusqu'alors, lui étaient réservés. Retrouvant les intuitions de Thalès, le « vivant animal » est donc juridiquement reconnu. Il s'agit là d'une grande évolution de la conscience humaine dans la ligne même de l'évolution des espèces, telle que nous la trouvons chez le troisième milésien : Anaximandre.

2 - ANAXIMANDRE (ENV 610-545) Le premier ouvrage philosophique de l'Occident est d'Anaximandre. Il s'intitule : *Sur la nature*. Ce qu'il faut entendre, là encore par « nature », ce n'est non pas le sens moderne du concept de « philosophie de la nature », mais bien le concept d'une philosophie générale, d'une métaphysique au sens classique du terme.

A - L'apeiron Anaximandre suit un processus intellectuel particulier pour déterminer le principe fondateur de l'existence. Ce principe est pour lui l'« apeiron », c'est-à-dire l'indéterminé, l'indéfini. Il s'agit, pour lui, de quelque chose d'éternel et d'omniprésent, d'illimité dans son essence.

Le changement de matière, pourrait-on dire au sujet de ce nouveau concept, matière matérielle d'un côté, éthérée de l'autre, ne change fondamentalement rien au processus de la conscience dans sa production de principes qui se veulent premiers. Tout l'intérêt repose sur cette possibilité de conceptualisation de principes. La race humaine se distingue en effet par cette prodigieuse capacité de production de principes : éthiques, juridiques, économiques, etc..

Un tel principe d'ordre spirituel, l'apeiron, sera promis à une longue et riche destinée. De fait, ce principe est précisément à la source des valeurs humaines, c'est-à-dire de ce qui constitue l'Éthique en soi : avant tout, des œuvres de l'esprit.

De l'indéterminé sort le déterminé, synonyme d'éphémère. Le jeu infini entre l'éphémère et l'éternel sera cette sorte de respiration de l'intelligence des choses, permettant l'émergence de l'axiologie dans ses impératives déterminations morales.

Anaximandre conçoit ainsi le principe de l'être comme plus général que Thalès. Il écarte de son concept d'apeiron, source de l'existence, tout ce qui pourrait le particulariser.

Ainsi est conçu dans une pure abstraction un principe qui serait la source, la cause, de tous les principes fondateurs de l'Éthique ; de tous les référents sans lesquels la conduite des hommes et des affaires dans la cité serait un non-sens collectif.

Certes l'apeiron, dans son abstraction, semble déconnecté de toutes interférences avec le réel existentiel. La question reste posée : un principe causal sans lien avec la réalité tangible est-il encore un principe ? A quoi sert-il vraiment ? De quelle nature, dans le fond, est-il constitué ?

Quoi qu'il en soit, avec l'apeiron est posé le problème occidental d'un possible principe premier ; première cause ; cause première ; etc. Toute la pensée occidentale sera désormais marquée par un tel référent spirituel. Pour les uns, il s'agit là d'une perversion de l'intelligence raisonnante ; pour les autres, il s'agit de la source de tous les sens possibles de l'existence ; le principe même de l'Éthique sociale et de tous les impératifs catégoriques de la conscience, de la morale individuelle et des sciences.

B - Formation de l'univers La doctrine d'Anaximandre sur la formation de l'univers témoigne d'un don d'observation et d'une pénétration de la pensée singulièrement vaste et profond.

Issus de l'apeiron, les contrastes s'enchaînent dans un processus continu : chaud et froid, humide et sec, etc.. Ce processus de division donne indéfiniment naissance à de multiples mondes, et à leurs contenus dans le mouvement naturel des évolutions de la nature.

L'idée d'une souche commune des espèces, sorte de matrice à partir de laquelle émergent les possibles, est ainsi posée depuis l'Antiquité. Elle va, avec l'essor des sciences, bioéthique entre autre, connaître une réflexion de plus en plus importante, et s'imposer sans ambiguïté dans les esprits contemporains. Cette idée d'une souche commune pose, dans le même mouvement de réflexion, la positivité comme élément constitutif de la réalité.

Cette positivité n'est pas inerte en soi ; elle est intrinsèquement liée à la relativité, au mouvement continu des mœurs de l'humanité. Elle appelle donc une constante adaptation aux évolutions, mutations naturelles et morales des sociétés.

Ces évolutions sont déjà conceptualisées par Anaximandre, à l'instar des mouvements des astres, lesquels vont lui servir de paradigme à ce qui se passe sur terre. De fait, les mondes et leurs contenus sont pensés comme « cosmos », obéissant à une ordonnance symétrique. Ainsi, la terre est un cylindre dont le diamètre mesure trois fois la hauteur. Autour de ce cylindre, et en rotation autour de lui - à une distance de 1/9 rayon terrestre, la sphère des étoiles ; à une distance de 2/9 rayon terrestre, la sphère de la lune ; à une distance de 3/9 rayon terrestre, celle du soleil.

Telle est l'idée de l'ordonnancement causal, sorte d'autorégulation du vivant, tant l'observation matérielle des choses est l'absolu référant pour le champ conceptuel.

Sur notre terre, originellement liquide, pense Anaximandre, le processus de division s'est opéré de telle sorte que les êtres vivants sont sortis de l'humide. Les ancêtres immédiats de l'homme auraient été les poissons : vivants jadis comme des squales dans l'eau, ils sont venus sur le continent seulement quand ils eurent commencé à pouvoir vivre sur le sec.

Tous ces mondes multiples se trouvaient conçus par Anaximandre comme des essences vivantes, comme des démons ou divinités. Il s'agit, là encore, d'un anthropomorphisme ; mais l'idée est bien posée, et sera désormais comme indéracinable du psychisme humain. Les grandes mythologies monothéistes affirmeront comment tout part de l'eau ; aux origines de l'univers, « *l'esprit de Dieu planait sur les eaux* » - Genèse-.

En effet, cette idée de voir en un point tout à fait premier les contrastes se résoudre - un point d'où le multiple est ensuite issu - sera l'un des grands leitmotivs de l'histoire de la pensée humaine. On le retrouve aussi bien chez Platon, Plotin, Érigène, Nicolas de Cuse, Hegel, etc.. On le retrouve aujourd'hui, encore une fois et de façon péremptoire, dans la reconnaissance par les sciences du vivant de cette souche commune aux existants ; souche de laquelle sont issues les espèces dans leurs incessantes évolutions.

On ne saurait cependant trop souligner comment les idées scientifiques, éthiques et autres, sont elles-mêmes soumises aux incessants processus de l'évolution.

A sa façon, Anaximandre a été un précurseur. Il a notamment reconnu l'évolution des espèces, bien avant que cette idée ne s'impose de façon irréversible aux esprits modernes. Cette reconnaissance de l'évolution pose le référent selon lequel la nature, tout ce qui vit en elle, est constamment soumis au principe de cette même évolution. Cela donnera le postulat de la « *physis* », postulat selon lequel la « *vie est dans le mouvement* ». « *Vita in motu* » dira St Thomas d'Aquin, prenant son inspiration chez Aristote. Il s'agit d'un mouvement absolu, totalitaire, lequel ne cessera de mettre en cause la stabilité même de nos Institutions humaines. Héraclite, de son côté, mettra de façon définitive ce mouvement en concept et en principe absolu.

Tout l'essor des sciences trouve là son point d'appui ; y compris la science philosophique.

Cependant, le mouvement même de la vie est plus puissant que les déterminations morales des uns et des autres. Aussi, la dictature de la « *physis* » est-elle sans partage. En se référant implicitement à ce principe, aucune règle ne saurait être absolue en soi.

La reconnaissance de l'évolution des espèces est tout aussi bien la reconnaissance de l'évolution des normes de l'Éthique ; tant il est vrai que tout forme un Tout dans le monde. Aussi, les recherches scientifiques s'inscrivent-elles dans le processus évolutionniste et normal des êtres et des sociétés organisées. Du moins, en reste-t-elle un idéal.

3 - ANAXIMÈNE (ENV. 585-528) Anaximène était disciple d'Anaximandre. Pour lui, c'est l'air qui est au principe de tout. A partir de ce degré d'abstraction, l'air, par ses alternances de plus léger et de plus dense, aurait donné naissance à tout :

« Quand l'air se détend, il devient feu, quand il s'épaissit, vent ; ensuite nuage, et en s'alourdissant davantage, eau, puis terre, enfin pierre ; tout le reste sort de là ». (13 A. 5).

De telles affirmations peuvent aujourd'hui nous faire sourire, il n'en reste pas moins vrai que nous retrouvons là cette idée, apparemment indéracinable encore une fois dans l'esprit de l'homme, d'une source commune à l'ensemble du vivant. Bien des siècles plus tard, les sciences physico-mathématiques viendront confirmer l'intuition des Anciens.

De fait, l'air peut apparaître comme quelque chose de vivant et de divin ; ce qui est tout à fait dans la ligne que nous connaissons, de Thalès et d'Anaximandre.

Ainsi, avec les milésiens, les référents fondateurs de l'Éthique et de la science sont en place. A partir d'eux, normes éthiques et scientifiques prendront leur essor au cœur des sociétés. Certes, l'anthropomorphisme demeure. Néanmoins, la cause, les causes, sont bien postulées ; le « vivant » sera désormais pris en compte, analysé, justifié dans ses prérogatives existentielles.

La théorie de l'évolution de l'ensemble du créé est perçue dans son inéluctabilité ; un sens, ou des sens possibles sont avancés. Le sens du divin achève de donner aux penseurs milésiens la dimension du sacré ; dimension qui ne cessera d'être revendiquée dans les sociétés à travers le monde ; dimension qui s'affirmera plus tard comme référant suprême de la personne humaine.

Certes, le concept même de « personne humaine » demandera des siècles avant d'être épuré et servir de base à des droits à valeur universelle. Il n'en reste pas moins vrai que le terrain philosophique va se structurer sur des bases qui ne varieront pratiquement plus.

II

LES PYTHAGORICIENS

1 - Le pythagorisme

Avec les pythagoriciens nous passons de la pensée grecque orientale à la Grèce d'Occident ; mais le rapport subsiste avec l'Ionie, puisque Phytagore lui-même est originaire de Samos (en 570). Il émigra vers l'âge de 40 ans à Croton, dans l'Italie du Sud, où il semble avoir déployé le plus clair de son activité, avant de retourner à Métapont pour y mourir vers 496.

De sa personnalité, par ailleurs entouré de légendes, nous savons peu de choses. Il n'a pas dû écrire, mais rassembler autour de lui un cercle de disciples, sorte de société secrète ou de confrérie, où les opinions du maître trouvaient, pour les observer et les transmettre oralement, un milieu conservateur.

Cette association philosophico-scientifique, ou éthico-religieuse, comportait l'ascèse ; ce qui permet d'attribuer à Phytagore une orientation dans le sens d'un dualisme orphique, admettant la migration des âmes. Par ailleurs, il professait un intérêt scientifique universel, et faisait figure de chef moral et politique à la stature imposante.

Le cercle, fondé et dirigé par lui à Croton, reçut le nom de « communauté pythagorique ancienne ». Il comportait parmi ses membres le célèbre médecin Alkmaios de Croton, qui voyait déjà dans le cerveau l'organe central du psychisme ; comme l'astronome Philolaos, lequel, longtemps avant l'ère moderne, savait que la terre n'est pas le point central du cosmos.

Dans la seconde moitié du V^e siècle, ce cercle qui affichait une attitude aristocratique provoquante, et qui jouissait d'une haute autorité, fut dissout par le parti démocratique.

Il devait renaître à Tarente sous le nom de « communauté pythagorique nouvelle » et durer jusqu'à la fin du IV^e siècle. C'est de ceux-là seulement que veut parler Aristote quand il cite « ceux qu'on appelle pythagoriciens » en Italie.

Encore faut-il distinguer chez eux deux orientations : les « Akousmatiques » (ou pythagoristes) et les « mathématiciens ». Les premiers, conservateurs, attachés aux règles de vie ascétique, et fermés à la culture et aux sciences ; les autres, héritiers de la

tradition intellectuelle de l'ancienne communauté, prisant fort la philosophie et les sciences, notamment la musique, les mathématiques, la géométrie, l'astronomie, la médecine.

On comptait parmi eux Archytas de Tarente, l'ami de Platon ; Hiketas de Syracuse ; Héraklide Pontikus et Ekphantos ; ces trois derniers enseignaient déjà que la terre tourne autour d'elle-même. Héraklide exerça une influence sur le péripatéticien Aristarque de Samos qui enseigna non plus seulement la rotation de la terre, mais son déplacement suivant une ellipse ; théorie que Selonkos de Séleucie (env. 150 av. J.C.), le « Copernic de l'antiquité » appuya ensuite d'arguments scientifiques.

Ce regard approfondi et persistant des pythagoriciens sur la science ne saurait nous faire oublier comment les recherches scientifiques, de nos jours comme jadis, imposent leurs propres référents à l'Éthique des peuples.

L'emprise des sciences et des techniques est aujourd'hui telle que la face de la terre en est profondément modifiée ; les rapports humains sont régis par de nouvelles valeurs qui imprègnent l'humanité à l'échelle planétaire ; un nouveau monde émerge de l'ancien par, et à travers, les individus. Comment, d'ailleurs, pourrait-il en être autrement ?

C'est pourquoi, l'Éthique dans ses données traditionnelles en est-elle bouleversée ; et les sciences voient s'ouvrir devant elles de vastes terres inconnues. Tel est, encore une fois, le vaste chantier ouvert par la bioéthique dans le domaine de l'embryologie ; du clonage thérapeutique et reproductif ; et bien d'autres types de réflexions engendrées par l'essor considérable des sciences dans le champ du vivant.

Les valeurs sociales changent naturellement sous la poussée des mutations de la conscience humaine, laquelle ne cesse d'évoluer au rythme de l'évolution des existants.

C'est bien la vision de l'homme contemporain sur lui-même qui se trouve modifiée par l'accélération et l'accumulation des sciences et des techniques. Les multiples processus de mondialisation contribuent largement aux modifications de notre perception du réel ; d'où les modifications mentales qui s'ensuivent dans l'appréhension de nos systèmes de valeurs eux-mêmes. Les

consciences mutent naturellement sous la pression de tels changements.

Dans ce bouleversement axiologique, de nouvelles valeurs apparaissent, ou vont apparaître, dans la nécessaire et inéluctable disparition des anciennes. Il s'agit de nouveaux regards sur l'homme dans son environnement, et dans la nécessaire compréhension de lui-même.

II - La vie pythagorique

La vie intérieure du pythagorisme est commandée, au fond, par la doctrine orphique de la migration des âmes. L'âme vient d'un autre monde ; enchaînée au corps, elle doit mener une vie de purification et de voyage, jusqu'à ce qu'elle parvienne à se libérer du corps et des sens, pour de nouveau être totalement esprit.

Il ne s'agit pas, ici, de porter un jugement de valeur sur de telles affirmations. Il ne s'agit pas non plus de les rejeter comme de pures vues de l'esprit. Au contraire, loin de critiquer les données anthropologiques pythagoriciennes, laissons-nous pénétrer de telles idées utiles à la formation de normes éthiques ; et dont il n'est pas certain que nous en ayons compris vraiment la sagesse.

Le corps est le tombeau de l'âme. Il s'agit donc d'entrer dans la voie de la purification. D'où l'ascèse : privation alimentaire, silence, examen de conscience chaque soir ; le travail intellectuel, notamment en philosophie et en mathématique, par quoi l'homme se détache des sens et se spiritualise ; le culte de la musique, moins pour le plaisir de l'écouter, que pour l'harmonie et la mesure qu'elle inculque à l'homme ; la gymnastique, enfin, qui plie le corps à la discipline de l'esprit.

Caractéristique encore de l'idéal pythagoricien : l'amitié, l'esprit d'équipe, la fraternisation humaine conditionnée par une culture des valeurs de l'âme et de l'esprit.

Bref, il s'agit là d'une véritable Éthique, d'un code moral qui permet à l'homme de se conduire avec fermeté et efficacité dans la Cité. Il ne fait aucun doute que l'humanité commune trouvera dans le pythagorisme les éléments moraux qui, d'une façon ou d'une autre, viendront conditionner l'émergence des valeurs occidentales.

III - La philosophie pythagoricienne

La célébrité des pythagoriciens, en ce domaine, tient à leur doctrine du nombre comme principe des choses. Le « chiffre » est ce qui donne à l'être sa détermination.

Or, les éléments ultimes du chiffre sont, d'une part, le « peras » (la limite), et d'autre part l'« apeiron » (l'illimité) ; mais le déterminant est finalement le « peras » ; c'est lui qui fait que le chiffre est chiffre, et que le chiffre donne ainsi la clef de l'univers.

Après la physique, il s'agit d'un nouveau niveau d'abstraction dont la pérennité n'est plus à prouver. Ce niveau d'abstraction s'imposera comme l'un des grands « savoirs » de l'homme : la mathématique.

Un audacieux transfert de ce qui s'observe au stade musical, avec l'harmonie des sons basée sur des rapports mathématiques, permet aux pythagoriciens de voir également dans l'architecture du ciel « harmonie et chiffre » (*Mét.* A.5 ; 986 a3). Telle est la première intuition de ce que l'on appellera plus tard : l'harmonie des sphères.

C'est également aux pythagoriciens que l'on doit la théorie du « retour éternel », ou année-univers. Le cycle des choses reviendra. La vie n'est qu'un éternel recommencement.

Les pythagoriciens n'ont cependant jamais enseigné que les choses fussent uniquement nombre. Il ne faudrait pas presser dans ce sens certains fragments courts ; ce serait en outrepasser la signification d'ensemble.

Les pythagoriciens posent expressément à côté du limitant le limité, pour cette raison que là où il y a chiffre et forme, il faut qu'il y ait aussi matière dénombrée et mesurée, pour que ce nombre et cette forme même aient un sens.

Face à l'école ionique (Milet), l'école de Pythagore représente un complément nécessaire. Les premiers parlent de ce qu'il y a de commun à la source de tout être. Cependant, ils ne semblent pas avoir vu que le caractère individuel et particulier exige aussi une explication. De fait, il ne suffit pas de se demander d'où viennent

les choses, et de négliger par ailleurs « cette » chose, par une attention exclusive à son principe fondamental.

C'est à cette dernière préoccupation que les pythagoriciens se sont attachés, sans oublier l'importance de la première.

Leur mérite est d'avoir essayé de fixer cette forme d'après laquelle la matière prend, dans l'existence, figure et origine.

L'intérêt de la nouvelle École est bien de préciser les concepts dans l'appréhension du réel existentiel. Il ne sert à rien, en effet, de tout confondre dans l'existence. Le propre de la vie est, au contraire, de bien préciser telle ou telle chose ; tel ou tel domaine de compétence ; etc.. L'existence nous est bien donnée en bloc, certes, mais le propre de l'intelligence humaine, de la conscience réflexive, est de détailler pour toujours mieux comprendre, à travers des concepts appropriés et de multiples « savoirs » complémentaires, le monde dans lequel nous vivons.

De plus, sous l'influence de l'orphisme, les pythagoriciens incorporent à la philosophie une conception inconnue des milésiens. Ces derniers ont surtout vu l'unité du cosmos. Physiciens, ils ne reconnaissent pas l'originalité d'une « psyché », mêlée pour eux à la « physis ». En soulignant par leur vie, autant que par leur doctrine, l'irréductibilité de l'une à l'autre, les pythagoriciens ouvrent la voie à Socrate et, à travers Socrate, à notre monde contemporain.

Ainsi, à travers les concepts pythagoriciens, se trouvent posés les fondements métaphysiques de toute pensée juridique de type mathématique. La déduction logique, juridique, a sa source dans la pythagorisme. Il s'agit, encore une fois, de véritables « chaînes de raisons » qui, à partir d'un axiome posé, engendreront des conséquences naturellement logiques.

Avec les Pythagoriciens, l'Éthique s'enrichit de nouveaux concepts précis, devenus aujourd'hui incontournables. Il s'agit des premières approches de la conscience réflexive, de cette « psyché » prise, et comprise, dans le vivant. Il n'y paraît rien au premier regard, mais les pythagoriciens viennent de mettre le doigt sur une donnée fondamentale, source de nouvelles réflexions qui viendront s'intégrer, progressivement, aux futures normes éthiques.

L'émergence de la « psyché », indépendante de la matière, tout en étant comprise en elle, est synonyme d'émergence même du concept de « personne humaine », laquelle revendiquera un jour des droits individuels, universels. Certes, on est encore loin de cette émergence ; il n'en reste pas moins vrai que le départ en est donné. La réflexion humaine, dans ce sens, ne s'arrêtera plus.

III

HÉRACLITE

(env. 544 - 484)

Avant Héraclite, les Présocratiques se sont posés deux questions par rapport à l'être ; par rapport à l'existant. Quel est l'élément primitif d'où le reste dérive ? Et qu'est-ce qui fait que les choses sont ce qu'elles sont ?

Dans cette réflexion philosophique nouvelle, objet propre de la métaphysique, on considérait pour ainsi dire leur point de départ et leur situation d'arrivée. Il restait à expliquer l'intervalle, le passage, le devenir lui-même.

C'est précisément le problème qui va maintenant surgir au plan de la conscience philosophique, par cette thèse audacieuse selon laquelle c'est le mouvement lui-même qui est le fond des choses. C'est le mouvement qui fait ce que l'on a appelé jusqu'ici l'être, ou l'étant ; ce qui est dans le fond la même chose.

Une telle position, par son caractère extrême, devait susciter une contrepartie. La réplique provoquée par Héraclite viendra des Éléates. Pour eux, ce que l'on appelle mouvement et devenir n'existe pas, mais bien l'être seul.

Il est curieux de prendre conscience comment la pensée humaine se situe dans un constant balancement ; comme si la stabilité de l'être ne serait qu'un leurre. Mais peut-être est-ce le propre de l'humanité que d'aller et venir ainsi, à travers des déterminations de la conscience qui semblent se calquer sur des rythmes plus profonds encore. Il existe comme une certaine

régularité souveraine des rythmes de l'Histoire humaine. Il semble que les fondements de l'Éthique reposent sur de tels rythmes.

La confrontation de ces deux orientations métaphysiques va mettre en lumière les plus grands enjeux de la réflexion humaine. De fait, la pensée occidentale ne cessera désormais d'osciller entre l'être et le devenir ; privilégiant tantôt l'un par rapport à l'autre, et vice versa. Une telle oscillation ne pouvait que pénétrer au cœur des normes éthiques et scientifiques, donnant ainsi naissance à de multiples Écoles.

HERACLITE

Il fut surnommé « le ténébreux ». Il se présente telle une personnalité d'accès difficile, gardant ses distances vis-à-vis de la masse :

« Car quel est leur esprit, leur intelligence ? Ils se fient à des chanteurs de rue ; ils ont pour maître la foule, ne sachant que la plupart des hommes sont mauvais, et qu'il n'y a qu'une minorité d'hommes de bien ». (fr. 104).

« Un homme en vaut dix mille, pourvu qu'il soit excellent ». (fr. 49).

Sa doctrine, aussi, n'est pas facilement pénétrable. Les fragments qui nous en restent sont des aphorismes, à la fois lumineux et obscurs :

« Les chiens aboient contre tous ceux qu'ils ne connaissent pas ». (fr. 97).

Essayons d'en saisir cependant les puissantes intuitions, lesquelles marqueront pour toujours la pensée occidentale, tant il est vrai que l'être et le devenir constituent le socle essentiel des savoirs.

A - « Tout coule..... » L'intuition fondamentale de la philosophie d'Héraclite, le « feu toujours vivant », est celle de l'écoulement universel : rien n'est fixé dans une manière d'être permanente :

« On ne peut pas descendre deux fois (se baigner) dans un fleuve qui soit le même ».(fr. 91).

« *Ce monde-ci, tel qu'il est le même pour tous les êtres, n'est pas le fait de quiconque, dieu ou homme, il a toujours existé, il existe et existera, flamme toujours vivante qui s'allume à mesure et s'éteint à mesure* ». (fr. 30).

Le feu, dont il s'agit ici, est pour Héraclite le symbole et l'origine de ce mouvement universel ; la flamme monte et descend perpétuellement : « *Le feu vit la mort de la terre, et l'air vit la mort du feu* » (fr. 76). Genèse réciproque de l'un à l'autre.

Tel est le mythe de la matière éternelle. L'omniprésence de cette matière n'altère en rien l'éternel mouvement consubstantiel à cette même matière.

Le problème reste aussi entier de connaître la cause même de ce mouvement. Le mouvement peut-il expliquer le mouvement ? Que veut dire un mouvement qui serait la cause de lui-même ? Il faudra attendre encore quelques siècles pour que de nouveaux concepts audacieux viennent proposer une réflexion en la matière ; éclairer d'un jour nouveau les attentes de la conscience humaine dans sa quête de connaissance.

B - Les contrastes Pour Héraclite, le devenir n'est pas un concept formel. Il est pris entre des contrastes qui le matérialisent comme tel. Ce sont précisément ces oppositions qui forment le ressort de ce dynamisme, et provoquent ainsi le mouvement, lequel est éternel en soi :

« *Vivant et mort, et éveillé, et endormi, et jeune et vieux : c'est la même chose ; ça change et cela devient ceci ; ça change encore et ceci devient cela* ». C'est que le devenir n'est pas seulement l'écoulement perpétuel vers le « toujours nouveau » ; c'est le feu même et l'équilibre des contrastes

Le problème de la « cause » du mouvement ne se pose pas pour Héraclite. Le penseur se situe au niveau empirique. Il constate et décrit les contrastes sur un plan phénoménologique ; et leur donne ainsi un sens capable de soutenir toute une réflexion philosophique, d'une ampleur prodigieuse :

« *Ils ne comprennent pas comment ce qui s'oppose s'accorde : accord de tensions inverses, comme dans l'arc et la lyre* » (fr. 51).

Les contrastes sont ainsi pour Héraclite une chose féconde et riche de vie, et c'est en ce sens qu'il faut entendre de lui les mots justement féconds :

« *C'est le conflit qui est le père de toutes choses, roi de toutes choses : il a fait les uns dieux, les autres hommes ; les uns esclaves, les autres libres* ». (fr. 53).

C'est la succession même qui permet d'apprécier - presque d'identifier - les contrastes : « *La maladie fait apprécier la santé ; le mal le bien ; la faim l'abondance ; la fatigue le repos* ». (fr.11). « *Ce qui est taillé en sens contraire s'assemble ; de ce qui diffère naît la plus belle harmonie ; tout devient par discorde* ». (fr. 8).

C'est pourquoi, l'Éthique n'est un absolu en soi. Il ne viendrait à l'esprit de quiconque de remettre en cause, aujourd'hui pas plus qu'hier ou demain, l'évidence du devenir des sociétés. - « *Autres temps, autres mœurs* ». Les contrastes sont dans la texture même de la vie ; ils en font le charme, parfois le désenchantement.

C - Le logos Dans la pensée d'Héraclite, tout repose sur l'idée fondamentale de « logos » (fr. 1-2-114), seule réalité commune à travers l'universelle diversité ; mesure de tout ce qui dans le devenir s'allume et s'éteint ; unique loi divine dont « *toutes les lois humaines se nourrissent* ». (fr. 114).

Cette connivence, entre lois humaines et lois divines, est la racine de l'idée même de « sacré » dans l'Institution juridique. Certes, la plupart de nos contemporains ne se font pas une telle idée de la Justice des hommes. Il n'en reste pas moins vrai que la Justice véhicule cette notion de « sacré » sans laquelle le jugement des hommes serait pauvre, dépourvu de ce qui en fait l'essentiel : la recherche du juste dans le respect de la personne humaine, sacrée dans son intrinsèque dignité :

« *Toutes les lois humaines sont nourries de l'unique loi du divin ; elle domine tout autant qu'elle veut, suffit en tout, et surpasse tout* ».

De fait, les changements permanents au sein des normes juridiques, éthiques, n'empêchent pas le Droit de former un « en soi » ; une véritable science juridique dont les variations internes ne

touchent pas à l'unité de fond ; à ce « sacré » qui repose dans les profondeurs mêmes de la « Loi ». C'est précisément le devenir incessant des sociétés qui permet de comprendre l'être du Droit, positif, déterminé et déterminant pour la vie sociale.

Mais sur quoi ; sur quelle réalité repose ainsi les actes juridiques révélateurs des valeurs éthiques ? Héraclite affirmera qu'une telle réalité s'appelle : logos. Ce logos est lui-même Dieu ; mais Dieu dont l'identification n'est pas encore clairement discernée. Est-il d'ailleurs possible qu'elle le soit vraiment un jour ?

« Le Dieu est jour, nuit, été, hiver, guerre, paix, abondance, disette : il transcende les oppositions courantes. Il se modifie... Il porte un nom divers au gré de chacun ». (fr. 67).

« En Dieu toutes choses sont belles, bonnes et justes, mais les hommes ont considéré les unes injustes, les autres justes ». (fr. 102).

Retenons deux ou trois maximes pour illustrer cette sagesse.

La première, parce qu'elle permet de nuancer le « tout change » que l'on attribue trop souvent au philosophe, sans tenir compte des appartenances : *« Une journée, remarque-t-il simplement, est identique à toutes les autres ».* (fr. 106).

Héraclite discerne ainsi, au cœur même du cinétisme universel, le constant : ce qui ne varie pas au gré des évolutions éternelles. Il y aurait du positif dans le relatif ; l'un ne pouvant s'exclure de l'autre, mais au contraire, l'un prêtant main forte à l'autre.

Il s'agit bien dans l'Éthique d'une sorte de constance au cœur même de ses incessantes adaptations aux réalités individuelles et collectives. Il est évident que « tout change » dans une société donnée. Les valeurs ne sont pas un absolu « en soi ». Elles sont le résultat d'une multitude de facteurs qui se croisent et s'entrecroisent, au préalable, dans l'inconscient collectif, avant de s'articuler dans des concepts acceptés par tous. Il y a bien du positif dans le relatif, et vice versa.

La seconde parce que, sous son apparence de mépris, elle révèle une étonnante expérience du témoignage humain et de sa relative valeur : *« Ce sont de mauvais témoins pour les hommes que les yeux et les oreilles de ceux qui ont l'âme barbare ».* (fr. 107).

Témoignages, faux témoignages, mensonges et parjures peuvent toujours surgir dans l'âme humaine face aux tribunaux, à la Justice des hommes. L'impossibilité absolue de pénétrer la conscience de l'autre empêchera toujours la vérité d'être présentée comme une valeur absolue par les hommes de Droit. La Justice recherchera constamment le juste dans l'éternelle question : « *Qu'est-ce que la vérité ?* ».

La troisième, parce qu'elle manifeste ce pessimisme qu'une philosophie du « devenir » impose presque infailliblement : « *On est d'accord, constate-t-il, pour rejeter les cadavres plus encore que le fumier* ». (fr. 96).

Ce pessimisme perdure dans les sociétés en devenir. Comment pourrait-il en être autrement ? Vols, viols, malversations de toutes sortes ponctuent la marche des hommes. Il ne fait aucun doute que l'on est encore très loin de l'idée de l'homme, telle que se la représentent la philosophie, la théologie et autres sciences humaines. L'homme est souvent un barbare, au sens de l'animalité la plus cruelle et absurde.

Le Droit, en tant que code de conduite éclairée par l'Éthique, est cependant capable de modifier les consciences humaines ; il peut permettre à l'humanité de se hisser, au fil des générations, aux dimensions spirituelles de son espèce. D'où la nécessité absolue d'une philosophie du Droit dont les impératifs éthiques catégoriques tracent à l'humaine conscience le chemin de la tolérance et de l'amour fraternel ; dans la reconnaissance du « sacré », au cœur de la personne humaine.

Quoi qu'il en soit, Héraclite ne professe pas un total relativisme, comme on le présente trop souvent. Il admet une certaine « harmonie » résultant des antinomies en dynamisme. Cette harmonie est précaire, certes, mais certaine ; tout autant que le devenir qui la déstabilise en permanence.

Il demeure que dans le flot des manifestations de ce monde en devenir, l'esprit cherche un point d'appui : serait-il possible qu'au fil du courant tout nous échappe ?

C'est du côté des Éléates que la réaction se dessine. Parménide est au courant des problèmes soulevés par Héraclite, et c'est à leur sujet qu'il adopte avec force la position inverse.

IV

LES ÉLÉATES

I - Xénophane (env. 570-476)

Originaire de Colophon, en Ionie, Xénophane aboutit après bien des pérégrinations à Élée. Il fait de cette petite cité le siège d'une École audacieuse de philosophie dont les conséquences conceptuelles marqueront, à l'instar de la pensée d'Héraclite, pour toujours la pensée occidentale.

Avec le pythagorisme, nous avons déjà vu ce déplacement des centres intellectuels d'Asie en Europe. Milet était en Asie Mineure une grande capitale, port de commerce matériellement prospère.

Élée est en Italie du Sud une petite ville, non loin de Paestum, où se replient des émigrants au moment de l'avance des Perses en Asie mineure. La terre d'Europe enfantera désormais une pensée philosophique qui lui sera propre, donnant ainsi naissance à des fondements éthiques originaux.

Caractère très indépendant, dont les voyages ont aiguisé le sens critique, Xénophane commence par remarquer que les dieux de la mythologie traditionnelle sont faits à l'image des différentes races : « *noirs et le nez écrasé chez les Ethiopiens ; yeux bleus et cheveux roux chez les Thraces* ». (fr. 16).

Ainsi s'annonce la première philosophie critique de la religion. Le premier résultat de cette réflexion est de rejeter le polythéisme, en répudiant les formes anthropomorphiques courantes qui en favorisent la prolifération : les représentations que nous nous faisons de Dieu demandent à être passées au crible. Xénophane en sera l'artisan, le précurseur, bien avant les vagues de penseurs qui s'attacheront à épurer, autant qu'il se peut, la notion même du divin. Mais la philosophie n'est pas la théologie. Il faudra attendre encore bien longtemps avant que la science théologique prenne son essor

de façon indépendante, et donne ainsi libre cours à la production de concepts spécifiques et complémentaires des sciences humaines :

« *Si les bœufs et les chevaux, si les lions avaient des mains, et pouvaient ainsi peindre de leurs mains, produire des œuvres comme les humains, alors les chevaux peindraient les dieux comme des chevaux, les bœufs comme des bœufs..., chaque espèce selon son apparence* ». (fr. 15).

Pour Xénophane, le divin est bien autre chose. En un certain sens, il s'éloigne du polythéisme et propose un monothéisme assez radical :

« *Un Dieu unique, au-dessus de tous les êtres divins et humains, sans comparaison avec les mortels, ni par la figure ni par la pensée* ». (fr. 23).

« *Il est totalement regard, totalement intelligence, totalement écoute* ». (fr. 24).

« *...fixé au même point, immobile, car Il ne lui convient pas d'aller ici et là* ». (fr. 26).

Ces pensées, empreintes d'un sens très vif de la transcendance, peuvent aussi être interprétées dans une perspective panthéiste. On peut le faire sans invraisemblance, en se réclamant de l'interprétation d'Aristote :

« *Xénophane, promenant son regard sur l'ensemble de l'univers matériel, prononça : l'Un est Dieu* ». (Mét. A.5, 986 b 21).

Cet aspect panthéiste de sa pensée n'enlève rien à la perspicacité de cette dernière concernant le monothéisme. Panthéisme et polythéisme se retrouvent, à des degrés divers, dans le monothéisme lui-même. La théologie chrétienne en est l'une des plus brillantes expressions ; voire même la synthèse.

Il n'en reste pas moins vrai que, au regard de la religion populaire, Xénophane est un athée ; mais s'il répudie de la divinité les représentations faciles, c'est que la pensée exige à ses yeux une longue patience :

« *Les dieux n'ont pas révélé ces choses dès le commencement, mais en chuchotant, ceux-ci trouvent avec le temps ce qui est meilleur* ». (fr. 17).

Il ne fait en effet aucun doute que le travail en Philosophie, Éthique, demande effort et persévérance. Une longue maturation reste le préalable à toutes constructions de concepts capables de soutenir la cohérence de la pensée en ce domaine.

2 - PARMÉNIDE (env. 540-470)

Natif d'Élée, Parménide fut un citoyen actif de sa ville. Il l'a vraisemblablement dotée de lois municipales et d'un statut politique, confirmant par là même que pour être « philosophes », les hommes d'alors n'en étaient pas moins engagés dans le concret. D'ailleurs, le propre de la philosophie n'est-il pas de promouvoir l'engagement de l'homme dans la Cité ; lui proposant des valeurs dont la prise en considération est souvent synonyme d'efficacité dans l'action publique ?

Elève de Xénophane, selon toute vraisemblance, Parménide dépasse son maître, au point de représenter à lui seul et pour la postérité, l'essentiel de la philosophie éléatique.

Son œuvre porte le titre habituel : « *Sur la nature* ». Il s'agit d'un poème divisé en deux parties, sorte d'art philosophique, composé d'hexamètres pesants en densité.

La première partie, dont on a conservé des fragments significatifs, expose le « chemin de la vérité » ; celui qui conduit à l'être dans son objectivité simple et sans contestation possible.

La seconde partie trace le chemin de l'opinion qui se contente des phénomènes, de l'apparence des choses.

Le chemin de la vérité est celui où s'engagent Parménide lui-même, et la philosophie digne de ce nom. Le second est celui qui emprunte, à travers les fondrières, le commun des mortels, satisfait d'« opinions ».

Trois intuitions principales jalonnent la pensée de Parménide. Ces intuitions, mises en forme philosophique, seront des référents existentiels dont l'acuité s'impose jusqu'à nous. Elles vont constituer un terrain à partir duquel émergera, de nouveau, des valeurs constitutives de l'Éthique et du Droit.

A - L'existant est seul à exister

« *La nécessité nous contraint à dire et à penser que l'existant persiste, car il existe en train d'exister, tandis que « rien », par contre, n'existe pas. Il y a, par contre, une première voie dont je te détourne : celle où chancellent, comme des têtes doubles, les mortels qui ne savent rien. Leur manque de perspicacité impose, à l'intérieur d'eux-mêmes, un esprit égaré. Ils se laissent mener, muets et aveugles en même temps, obtus comme des végétaux sans jugement, pour qui être ou ne pas être, c'est la même chose et pas la même chose, pour qui en somme, il y a en toutes choses l'inverse* ». (fr. 6).

Il ressort de ce passage important que ne pas se tenir dans l'être, ce n'est pas exister. Et que le néant, le rien ou le vide, de quelque manière que l'on imagine cette vacance d'être, n'existent pas ; seule l'imagination nous les représente. Certes, l'imagination est un phénomène important, indispensable dans la conceptualisation même de l'Éthique et des sciences. Il faut savoir imaginer, par exemple, les évolutions possibles des sociétés ; tel est le préalable à la construction des normes éthiques. Ces normes sont issues directement, concrètement, du réel existentiel, tel qu'il est perçu et vécu par la race humaine.

De fait, il ne nous est possible de penser concrètement que l'existant, et lui seul ; réalité dont nous sommes partie prenante pour toute notre vie. Penser le « non-être » relève d'un artifice du langage sans portée réelle.

Cependant, de là à conclure que le devenir n'existe pas non plus, n'a finalement rien de réel, sera également une revendication de la pensée humaine. Le pas intellectuel, face à cette thèse, sera franchi un jour, sinon par Parménide, du moins par ceux qui vont par la suite commenter sa doctrine ; tant il est vrai que les disciples sont en général moins éclairés que les maîtres.

B - *Penser et être sont identiques*

La formule radicale « *penser et être, c'est la même chose* » (fr. 5) peut surprendre par son caractère très affirmatif. Elle ne semble

cependant pas signifier que tout être soit pensant. Elle doit s'interpréter par d'autres textes :

« Le fait de penser et la pensée que nous avons de la chose sont identiques, car tu ne trouveras pas le fait de penser en dehors de l'existant sur lequel on se prononce ; car il n'y a, et il n'y aura jamais, à exister que l'existant ». (fr. 8, 34).

Autrement dit, au lieu de voir dans ces déclarations une tendance à la réduction dans le sens d'un monisme pratiquement absolu, soit au profit du physique qui absorberait l'esprit, soit au profit de l'intelligence où s'évanouirait le monde, il faut les interpréter comme l'expression abrupte, dans leur profondeur laconique, d'une intuition selon laquelle « penser » c'est représenter la réalité, et donc refléter l'existant tel qu'il est.

Il s'agit donc bien de l'être et du penser. Et loin d'ouvrir un interstice au doute, cette dualité « objet-sujet » ne s'entrouvre que pour refermer, dans une inébranlable identité, le fait de concevoir quelque chose, et la conception même que l'on a ainsi de la chose.

Il n'y a donc pas à épiloguer, à l'infini, sur une théorie de la connaissance. Penser un existant, et avoir de cet être la notion même, ne forment qu'une seule et même opération ; un même acte d'être ; une même façon d'être l'existant pensant. Il s'agit d'un empirisme simple, radical, absolu dans sa simplicité.

On ne saurait exprimer de maxime plus catégorique que ne le fait Parménide ; une conviction métaphysique capitale, à savoir que l'être et le penser sont strictement ordonnés l'un à l'autre au point que cette altérité se résorbe d'elle-même.

On le comprend surtout dans la perspective d'une réplique à la théorie d'Héraclite. Au lieu que l'être soit ce devenir insaisissable qui fuit l'intelligence, et qui de toute façon lui échappe, il est cette permanence dont l'esprit se repaît inlassablement ; et par rapport à laquelle, en vérité, il s'apaise.

Penser et être sont si bien faits l'un pour l'autre, qu'à la limite on ne les distingue plus : le monde pensé s'engouffre dans l'existant qui le pense. Que serait une conscience pensant le vide ? Absolument rien. Il y a donc identité de la pensée avec ce qu'elle pense « en soi ». Le logos a constamment son vis à vis dans

l'existant. Il s'agit d'un répondant existentiel absolu dont la réalité ne souffre aucune contestation.

Certes, il est toujours possible d'intégrer une part d'idéalisme dans les sciences. Que serait, en effet, une société sans utopie ? Il n'en reste pas moins vrai que le « principe de réalité » imposera toujours ses exigences ; et qu'il serait dangereux de passer outre dans la conduite des affaires humaines.

C - L'Être existe : total, unique, compact, sans faille

Voici un fragment capital dans sa géniale imprécision. Là encore, la pensée s'approche de la conception monothéiste de la divinité. Cette approche peut s'identifier, par bien de côtés, avec la recherche d'une cause unique, en laquelle se résumeraient toutes les causes dans le monde :

« Il reste plus qu'une issue (connaissance d'un chemin) pour affirmer qu'il existe. Des signes en témoignent nombreux (permettant de dire) qu'il n'est ni engendré, ni périssable, entièrement monogène, imperturbable et infini ; il n'existe pas au passé ou au futur, puisqu'il existe tout entier et en même temps, unique, compact.

Qui, penses-tu, pourrait l'avoir engendré ? Comment et à partir de quoi aurait-il grandi ?

(Ici, passage perdu, lequel peut être reconstitué comme suit : pas à partir d'un existant, car alors il serait précédé d'un autre existant dans l'être).

Ce n'est pas à partir non plus d'un non existant, que je t'accorderai de le dire ou de le penser, car il n'y a pas moyen de dire ou de concevoir qu'il est comme il n'est pas. Quelle nécessité y aurait-il, plus tard ou plus tôt de commencer et de grandir à partir de rien ?

Ainsi, nécessairement il existe parfaitement ou pas du tout !

Il n'est pas concevable non plus sérieusement qu'à partir du non existant sorte quelque chose d'autre que du non existant ; c'est pourquoi la Justice n'a pas délivré de leurs liens respectifs le

« devenir » et le « disparaître », mais elle les y maintient ; le jugement, l'alternative à leur sujet est là : ça existe ou ça n'existe pas.

On juge donc, comme par la nécessité que l'une (de ces perspectives alternatives) est impossible à penser et à dire, car c'est une fausse voie, tandis que l'autre existe et est accessible

Et comment pourrait-il exister à l'avenir cela qui est existant ?

Comment pourrait-il être venu au monde en devenant ? Car s'il est ainsi devenu, il n'existe pas, et non plus s'il doit un jour venir.

Ainsi ne peut-il être question pour lui de venir au jour, non plus que de disparaître ». (fr. 8, 1-21).

Sur la « nécessité » d'admettre, tel qu'il le décrit, cet Existant en plénitude, on ne peut rien imaginer de plus contraignant. Le penseur touche ici à l'indicible, sorte de domaine où la pensée humaine meurt aux bords de l'indéfinissable. Parménide ajoute cependant concernant sa nature :

« Il n'est pas découpable, (participable) puisqu'il est tout entier identique ; et il n'y a point d'être plus fort ou plus faible qui pourrait dissoudre sa consistance.

Il est tout entier plénitude de l'existant ; c'est pourquoi il est tout entier consistant : l'existant à l'existant s'accorde ». (fr. 8, 22-25).

De fait, si les essences offrent prise à des distinctions, l'exister comme tel ne présente aucun joint, aucune trace d'articulation. Il en résulte logiquement qu'il est, conformément à la description de Parménide : *« immobile dans les limites de ses liens immenses ; il est sans commencement, ni cessation, puisque naissance et dépérissement ont été au loin rejetés, là où la véritable connaissance les tient à l'écart et, persistant, identique à lui-même, en lui-même il repose ». (fr. 8, 26-29).*

Comment expliquer, à partir d'un tel Être privilégié, la réalité des êtres multiples, concrètement existants que nous sommes ? Quels liens peut-il avoir entre ces deux catégories d'existants ?

La difficulté s'affirme aujourd'hui encore. Il n'en demeure pas moins que l'esprit de l'homme cherchera inlassablement à communiquer avec cet Esprit, d'un autre ordre que le nôtre. La

théologie cherchera, dans les siècles suivants, à forger des concepts spécifiques qui tenteront de donner une cohérence à ce type de discours particulier. Les apports de cette discipline seront de grande portée dans la construction des normes éthiques. Entre autre, la théologie confirmera la notion de « sacré », laquelle sera, et reste une notion décisive.

Il faut cependant admirer l'homme qui a perçu avec tant d'acuité le caractère impératif de l'être, et son irréductibilité aux catégories du devenir pur et simple :

« Mais puisqu'il a une limite extrême, il est achevé de tous côtés, semblable à la masse d'une sphère également pesant à partir du centre en toutes directions ; car il ne saurait être ni plus grand ni moindre ici ou là, car il n'y a pas de non-étant qui puisse l'empêcher de se prendre en masse ; et il n'est pas possible que l'étant soit ici plus dense que là, puisqu'il est tout entier hors des atteintes de l'ennemi, car il est de toutes parts égal à lui-même ; il subsiste indifférencié à l'intérieur de ses limites ». (fr. 8, 43).

Parménide nous met en garde contre une attention aux choses qui se limiterait à leur surface sensible, à leurs apparences changeantes.

Le « chemin du vrai », tel qu'il le préconise, se situe à une autre profondeur que le « chemin de l'opinion ».

De fait, la seconde partie du poème est consacrée au « chemin de l'opinion ». Il ne nous en reste presque rien. Assez cependant pour comprendre ce qui enlève au processus le plus commun l'assurance garantie au « chemin de la vérité ».

C'est que l'opinion a pour source la connaissance sensible, non la connaissance intellectuelle.

C'est en elle que se reflète le « devenir », et que retentit le multiple. D'où l'essentielle variabilité à laquelle elle est soumise.

Sur ce dernier point, tel que le conçoit Parménide, l'imagination nous accompagne et l'erreur nous guette. Une telle connaissance n'est donc pas « idéale », comme celle de l'intelligence qui fonctionne en identité rigoureuse avec l'être.

Quoi qu'il en soit, avec Parménide et Héraclite, les grands clivages de l'intelligence humaine face au monde sont en place. La suite de la réflexion philosophique, source des valeurs de l'Éthique et des sciences, se déroulera sur fond d'être et de devenir.

La pensée occidentale sera tel un pendule, allant de droite à gauche, et vice versa ; tantôt elle mettra l'accent sur l'être, au point de radicaliser une pensée qui ne saura plus rendre compte de la réalité des choses ; tantôt elle mettra l'accent sur le devenir, au point de se perdre dans le cinétisme universel, incapable de rendre compte, de nouveau, de la réalité du monde.

Ainsi, on doit à Parménide d'avoir souligné que la connaissance de l'être, quand elle est réellement établie, demeure comme telle à l'abri du changement ; on doit à Héraclite d'avoir perçu que le monde réel, dont il s'agit de découvrir le secret, évolue à travers un flot de fluctuations qui équivalent à une constante remise en cause du Tout.

La question se pose donc, et demeure en suspens pour l'avenir : saisir si le monde de la pensée et le monde des sens sont bien le même. Le monde que nous concevons n'est-il pas identique à celui que nous ressentons ?

3 - ZENON (env. 460)

Originaire aussi d'Élée, il semble avoir été le disciple préféré de Parménide.

Il vient en tête d'une lignée assez considérable de philosophes qui, dans le combat pour la liberté de l'esprit, sont tombés victimes de tyrans. La liberté de l'esprit est la chose la plus importante pour l'humanité. On ne saurait trop dire, et redire, comment le principe de l'homme n'est autre que la liberté.

Ses écrits avaient pour titre habituel : « *Sur la nature* ».

La philosophie éléatique lui doit cette forme typique que l'histoire a caractérisée d'un mot : dialectique ou éristique.

A dater de Zénon, la dialectique sera intégrée comme composante substantielle, essentielle, de la philosophie, de l'Éthique et des sciences, bref, de la pensée tout court. On peut

même dire, sans hésiter, qu'une pensée non dialectique est pratiquement incapable de rendre compte de la réalité dans sa complexité.

Certes, la dialectique sera épurée dans son concept, à travers une réflexion philosophique millénaire qui ne cessera d'en préciser le contenu. Le point culminant dans l'approfondissement de ce concept sera atteint par Hegel, lequel lui donnera sa forme définitive dans l'argumentation de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse. Les concepts éthiques et juridiques marxistes ont ici leurs sources.

Pendant, en tant que discipline spécifique, la dialectique remonte aux Présocratiques.

La dialectique épouse ainsi les structures de la pensée et du réel, lesquelles se confondent pour toujours mieux contribuer à l'émergence de valeurs humaines sans lesquelles l'Éthique n'aurait aucun sens.

Ce sens est bien donné par l'homme seul, mais par l'intermédiaire de la dialectique qui, seule à son tour, peut rendre possible l'adaptation des concepts éthiques liés aux réalités sociales toujours dans le devenir ; devenir que Zénon tentera de mettre en doute afin de toujours mieux soutenir les démonstrations de son maître Parménide.

- A - Preuves contre le mouvement

Zénon veut apporter une confirmation à la doctrine de son maître, selon laquelle ni la multitude, ni le mouvement n'existent, mais seulement l'être au repos.

D'où les quatre arguments célèbres. (29 A. 25-28).

1 - S'il y avait mouvement, il consisterait à parcourir une certaine distance. Mais toute distance peut, comme étendue, être divisée en un nombre infini de petites parties. Parcourir cette multitude infinie de parties, c'est prétendre venir à bout de ce qui n'a pas de fin.

2 - Achille ne peut rattraper la tortue. Le temps de prendre une avance, la tortue continue ; cependant qu'il prendra une autre avance, la tortue continuera encore ; et ainsi aura-t-elle toujours sur

lui une avance, - celle là même qu'elle prend dans le temps qu'il lui faut pour s'en rapprocher.

3 - La flèche ne bouge pas. Son mouvement n'est qu'apparence. En réalité, elle est à tout instant dans un lieu déterminé. Ce fait instantané, d'être à un certain point, ne s'appelle pas mouvement mais repos. Or, la trajectoire est bouclée d'une infinité de tels instants. Donc la flèche ne bouge pas.

4 - Tout mouvement est un leurre. Lorsque deux corps se déplacent en sens opposés à la même vitesse dans le même espace, ils croisent un corps au repos à une vitesse autre que s'ils se croisaient eux-mêmes.

- B - Dialectique - Eristique

Quand on pense à la réalité, telle que chacun l'expérimente, les arguments de Zénon font sourire, tout en faisant figure de paradoxe. Ils luttent, apparemment, contre l'évidence.

De tels arguments livrent en réalité bataille pour une cause, celle de Parménide, où l'on veut embrasser sans distinguer.

Zénon est l'inventeur de ces arguments « ad hominem » où l'on vise à réduire à néant les constats de l'adversaire. C'est pourquoi Aristote a vu en lui le père de la dialectique.

Cependant, il serait erroné de l'assimiler à un sophiste pur et simple. Son argumentation met en œuvre une notion de l'être, dans laquelle les distinctions opportunes du logique et du réel ne sont pas encore intervenues.

Le monde de la pensée domine celui de l'être ; parce qu'un nombre infini de subdivisions appartient à la conception même de l'étendue, cet infini existe à ses yeux réellement ; de même pour la flèche dans les lieux qu'elle occupe.

Par ailleurs, l'être n'est jamais conçu par Zénon comme pouvant servir à affirmer l'existence d'un négatif, d'un plus ou d'un moins : ainsi dans la relation des vitesses respectives d'Achille et de la tortue.

Bref, l'être est à ses yeux un bloc que l'on perçoit comme immédiatement et sans intermédiaire : il échappe encore à Zénon que la pensée puisse atteindre un existant sous différents aspects de sa réalité, et qu'ainsi une grandeur de mouvement puisse être mesurée différemment, en acte et en puissance, par exemple, comme le précisera Aristote. Bref, la pensée de Zénon ne saisit pas, (ou ne veut pas saisir), la multiplicité dans l'unité, et l'unité dans la multiplicité. Le réel existentiel se laisse ainsi appréhender par de multiples aspects, lesquels ne manqueront pas de donner naissance à de multiples valeurs. L'Éthique, « en soi », comprend ces valeurs dans une sorte d'unité, alors que les morales ne cesseront de les détailler à travers les évolutions individuelles et collectives.

Il n'en reste pas moins vrai que la structure de la pensée de Zénon va perdurer à travers les siècles. De nos jours encore, certains pensent que l'Éthique repose sur des données inamovibles ; et qu'ainsi les normes morales sont immuables dans leurs impératifs catégoriques.

D'autres penseront que les lois sont d'essence divine, reposant ainsi sur l'omnipotence et la présence d'un Être absolu en soi. Le transfert à la souveraineté du peuple ne change rien en la matière. Un absolu est remplacé par un autre ; tant il est vrai que la référence aux valeurs absolues, « en soi », est indispensable pour la conduite éthique de l'humanité. De telles valeurs sont comme inscrites dans les structures mêmes de la conscience humaine.

Cette façon de penser, et de juger le devenir des sciences et de l'Éthique, est souvent revendiquée par les religions de type monothéistes à travers le monde. Ce conservatisme se heurte à l'expérience de la vie la plus empirique, basique pourrait-on dire, laquelle contredit une telle vision monolithique des choses.

Bref, nulle part ne s'est trouvé posé de façon plus urgente, qu'à l'occasion des fameux arguments de Zénon, le problème du rapport à déterminer entre la pensée et l'être.

L'identité professée par les Éléates aboutit à des positions insoutenables. Il faudra bien des réflexions encore avant de parvenir à reconnaître une certaine autonomie de l'esprit doué de ses lois propres, et ne connaissant, par conséquent, la réalité du monde que

par certains côtés, à travers des catégories existentielles et les mouvements de l'existant.

Dans son absolu refus du mouvement, en tant que tel, Zénon se pose ainsi comme le représentant de tous ceux qui refusent le changement dans les mœurs d'une société. Il reste le symbole de tous ceux qui, à travers le monde, croient détenir la vérité, se posant comme moralisateurs universels ; attachés à la matérialité de la lettre ; refusant ainsi le dynamisme de l'esprit.

V

LES MÉCANISTES

et

ANAXAGORE

Il était inévitable que les positions extrêmes soutenues par Héraclite et son École, ainsi que par les Éléates, allaient provoquer des systèmes de pensée dont l'ambition ne sera autre qu'une tentative de médiation. **Les Mécanistes**

Les trois philosophes que l'on classe sous cette dénomination, Empédocle, Leucippe, Démocrite, représentent dans l'histoire de la pensée un moment nouveau et original. Il s'agit, en tout état de cause, d'une étape importante. De fait, pour eux aussi, leur postérité s'est prolongée dans la pensée occidentale jusqu'à l'époque contemporaine. **I - EMPÉDOCLE (env. 492-432)**

Originaire d'Akragas (l'actuelle Agrigente, en Sicile), Empédocle est une figure originale : tantôt prêtre de purification, voyant et mystique ; tantôt prédicateur ambulante et thaumaturge ; politique, enfin poète, médecin et scientifique rigoureux.

Il fut, en son temps, tenu pour un phénomène, sorte de prophète traversant le monde comme un dieu. (Hölderlin lui a consacré un poème enthousiaste).

On possède des fragments célèbres de ses « chants de purification », genre de psaumes de pénitence, et des fragments de son ouvrage *Sur la Nature* : tous deux écrits en vers.

A - Les éléments ou les « Racines »

Pour Empédocle, comme pour ses prédécesseurs, la question fondamentale demeure la question de l'Archê, premier principe de Tout. Une telle interrogation reste toujours le propre de la race humaine ; telle est l'idée de référence première à partir de laquelle, sorte de matrice absolue dans ses indéterminations, ses possibles en puissance, émergeraient les valeurs éternelles de l'Éthique, lesquelles, à leur tour, permettraient la conceptualisation des règles de droit, des normes de conduite humaine, individuelles et collectives.

Une sorte de « sacré » présiderait ainsi à la naissance de l'Éthique.

Les Milésiens n'admettaient qu'une matière fixe : liquide, indéterminée ou aérienne, suivant les auteurs. De son côté, Empédocle va développer la thèse des quatre racines de l'existant.

Pour le philosophe, tout ce qui existe est issu de ces quatre racines ; soit par voie de mélange, soit par voie de séparation.

Les quatre substances en question sont, comme telles, ce qu'il y a d'ultime : elles ne sont pas l'aboutissement d'un devenir ; elles ne disparaîtront pas non plus.

Seules s'en séparent des particules qui éclatent et qui vont, avec les particules d'une autre substance primitive, former de nouvelles liaisons. Ainsi naissent, grandissent et meurent les êtres en ce monde ; sorte de valse éternelle sans commencement ni fin.

Là où le langage des hommes parle de « devenir » ou de « disparition », il n'y a, en réalité pour Empédocle, que « mélange » ou « séparation » :

« Il n'y a pas de naissance parmi tout ce qui est mortel ; il n'y a pas de fin non plus dans la mort qui corrompt ; mais seulement mélange et échanges des êtres mélangés ; « naissance » est seulement une manière de parler des hommes ». (fr. 8).

En fait de transformation, tout se réduit pour Empédocle à des translations locales. Cependant les quatre substances originelles sont invariantes.

Dans ces quatre « racines », Empédocle a vu, en même temps, quelque chose de « démoniaque » et de « divin » : elles s'appellent

aussi bien Zeus (l'air brillant), Héra (la terre aux riches moissons), Nestis (l'eau féconde) et Aidoneus (le feu).

Ce sont ces « esprits » que les alchimistes de la Renaissance invoquent pour les conjurer, et que l'on voit encore dans l'œuvre de Goethe (Salamandre, Undene, Sylphe et Kabold). Survivances jusqu'à nos jours : le feu, l'air, l'eau, la terre sont rappelés à la mémoire des « frères », lors des initiations maçonniques.

Le concept d'une racine de l'être, ou comme nous disons, le concept d'élément, est bien toujours actuel dans l'imaginaire de nos contemporains.

Certes, Empédocle n'a pas réussi à discerner les « éléments » véritables de la matière ; il s'est trompé sur leur nombre exact ; mais l'idée est bien là, bien ancrée dans la vision à venir du réel existentiel.

L'idée du caractère éternel du constitutif de l'univers reste, avec la loi de conservation de l'énergie, une version toujours actuelle de la conception du monde.

Il était donc inévitable que de tels concepts donnent naissance à des valeurs dont la teneur allait se retrouver, tout naturellement, dans l'Éthique et dans notre représentation du monde.

B - L'amour et la haine

A côté de la matière, Empédocle place l'énergie. Si, en effet, les substances primitives entrent en mouvement, c'est que deux forces éternelles sont à l'œuvre : l'amour et la haine. Ces deux forces, elles aussi, n'ont ni commencement ni fin :

« Je vais te dire deux choses : tantôt se forme un être unique à partir de plusieurs, et tantôt il se divise pour être, à partir d'un multiple. Double est l'origine des êtres mortels, et double est leur disparition. Car c'est la réunion de toutes choses qui engendre et détruit ceci tandis que cela, à peine grandi, se volatilise quand elles se séparent.

Et ce perpétuel échange n'a jamais de cesse.

Tantôt les choses se réunissent toutes en une, par Amitié ; tantôt elles se séparent l'une de l'autre dans la haine du combat ». (fr. 8).

Certes, on pourrait penser, ici, à quelques relents d'hylozoïsme. Il s'agit bien plutôt d'une tentative d'explication de l'existant à partir de concepts fondamentaux de la vie psychique de l'homme, - sinon le pressentiment de quelque mystère, où l'amour et la haine auraient effectivement une part prépondérante dans la marche du monde.

Il ne fait aucun doute que l'Éthique oeuvre pour toujours mieux juguler les désordres, de toutes sortes, dans le monde ; pas de jour où la face obscure de l'humanité ne vienne frapper aux portes de la conscience individuelle ou collective. L'amour et la haine constituent bien notre environnement immédiat.

D'où l'importance de l'Éthique dans une société soumise aux naturelles mutations de son propre devenir.

C - Le Mécanisme

Il n'y a pas, chez Empédocle, la présence d'anthropomorphismes analogues à celui de la mythologie, où la divinité intervient dans le destin du monde.

Le perpétuel « mélange » et la constante « séparation » se déroulent, en effet, « alternativement », « dans l'orbite du cercle » ou « dans le cycle du temps ». (26, 1 ; 17, 29).

Les phénomènes obéissent ainsi à des lois qui leur sont propres, suivant un processus régulier, mécanique, « autonome » en lui-même.

Cette idée d'un déroulement implacable des choses en ce monde, à l'instar de la marche des planètes qui semblent présider à un tel mouvement totalitaire, est ancrée au plus profond de l'inconscient. Le temps cyclique se substitue ainsi au temps linéaire ; laissant entendre qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil ; couvrant ainsi de nombreux actes assassins du souple concept de « circonstances atténuantes ».

D - Formation

Ainsi se déroulent régulièrement, par elles-mêmes, les quatre grandes périodes du monde.

Dans la première, celle de la boule sphérique, règne exclusivement l'amour : aucune faille, tout est unifié, pas de particularismes.

La seconde période voit la lutte faire son entrée dans l'histoire : l'unité est rompue, les éléments se séparent, la multitude s'accroît : ainsi naissent les mondes.

Dans la troisième période, le litige l'emporte ; il n'y a que des êtres divisés, dispersés, en totale désintégration.

Dans la quatrième période, l'amour entre en scène et triomphe de la diversité ; de nouveau, il n'y a plus qu'unité et harmonie. C'est le temps de la boule sphérique, d'où le processus recommence indéfiniment.

Il est intéressant de souligner le rôle que joue désormais, dans la formation du monde, l'idée de « formation par tourbillon » et de « développement morphologique ».

C'est parce que l'amour rassemble en un tourbillon les particules élémentaires séparées, que se constituent les premiers corps terrestres. Un autre tourbillon spirale aboutit à séparer la voûte du ciel avec l'air et l'éther.

Par ailleurs, c'est l'influence des rayons solaires sur la terre qui a provoqué la naissance des premiers êtres vivants : leurs formes auraient été d'abord monstrueuses, et c'est ensuite seulement qu'apparaissent leurs formes d'aujourd'hui.

Nous retrouvons toujours l'idée de l'évolution des êtres. Il s'agit bien d'une évolution sans fin, porteuse de tous les possibles en ce monde. Il n'est donc pas impensable que d'autres espèces humaines apparaissent, et se développent dans des catégories éthiques inconnues jusqu'alors.

De fait, les manipulations génétiques ouvrent les voies à de telles possibilités. Par l'usage fréquent de la manipulation des gènes, il est possible de modifier à tel point l'espèce humaine, que d'autres espèces apparaissent et se développent, dans le fond tout naturellement.

Il ne fait aucun doute que des modifications éthiques suivront de telles évolutions, et s'imposeront à la conscience humaine en devenir.

E - Les esprits et les âmes

Empédocle ne limite pas sa curiosité à l'univers des corps. Celui des esprits et des âmes le préoccupe aussi. Normalement ces êtres devaient se trouver chez les dieux comme chez eux.

Cependant, en raison d'une iniquité, les esprits sont précipités sur terre. Ils doivent y accomplir un long pèlerinage à travers une série de réincarnation jusqu'à la complète purification.

Empédocle se fait là l'héritier religieux, le colporteur fidèle de conceptions orphiques et pythagoriciennes. Il était prêtre.

Les concepts religieux, héritage millénaire, sont bien intégrés à ceux de l'Éthique dans nos sociétés occidentales. Ils constituent de riches apports, dans les conceptions mêmes de ce qu'est la « personne humaine ».

F - Théorie de la connaissance

La théorie de la connaissance d'Empédocle est particulièrement remarquable. Elle est centrée sur l'idée que seul le semblable est connu par le semblable :

« Avec notre matière terrestre nous percevons le terrestre, avec notre eau l'eau, avec notre air l'air divin, avec notre feu le feu qui anéantit, avec notre amour l'amour du monde ; et sa haine avec notre triste haine ». (fr. 109).

Ainsi, pour connaître, il faut être au niveau même de ce que l'on connaît. Les catégories de l'esprit et du réel devront-elles être identiques ?

On voit poindre là encore, et se profiler à l'horizon, des problèmes qui n'ont rien perdu de leur actualité. Le problème est important. En effet, que seraient des normes éthiques sans rapport avec le vécu existentiel de ceux auxquels elles prétendraient éclairer la conduite ?

Empédocle représente donc un essai de synthèse instructif entre Héraclite et l'école d'Élée.

A l'imitation des Éléates, il professe, avec sa théorie des « éléments », l'existence d'une réalité immobile, indestructible, et de qualité inchangée ; toute sa première période de l'univers, en particulier, est de style parménidien.

Mais comme Héraclite, il reconnaît le constant échange de mélanges et de séparations qui fait la base du mouvement, et qui régit les trois autres périodes.

Il admet aussi bien la constance de l'être que le courant perpétuel du devenir.

L'idée neuve, chez lui, c'est la tentative de justifier ce mouvement en le présentant comme un fait régulier et automatique. C'est là - ainsi que dans la réduction du devenir au seul transfert local des particules élémentaires - qu'il faut situer le caractère distinctif de sa pensée.

Nous avons là les premiers points d'appui de la pensée mécaniste et du déterminisme.

Il n'en reste pas moins vrai que l'être et le devenir, l'un et l'autre compris comme intrinsèquement consubstantiels, restent les référents fondamentaux pour toutes conceptualisations de normes éthiques. Il y a de fait du positif dans le relatif, et du relatif dans le positif. La réalité existentielle n'est pas simple mais complexe ; sorte de mélange d'unité et de diversité à l'infini.

LEUCIPPE (500) et DÉMOCRITE (env. 460)

Les sources anciennes présentent généralement de concert les deux promoteurs d'une doctrine destinée à devenir célèbre : l'Atomisme.

Le nom de Leucippe est éclipsé par l'éclatante renommée de Démocrite : les deux fragments qui nous restent du premier sont relégués dans l'ombre par l'immense production de l'autre.

De fait, Démocrite fut effectivement, comme Aristote son contemporain, une sorte de génie universel.

La liste de ses ouvrages suffit à donner une idée de cet esprit, capable de se prononcer en connaissance de cause sur les réalités les plus diverses : sur l'ordre du monde, la physique, les planètes, l'homme, l'esprit, les perceptions sensibles, les couleurs, les formes de l'atome, les règles de la logique, les études sur la circonférence et la sphère, les nombres, le rythme et l'harmonie, l'art poétique, les connaissances médicales, l'habitat rural, la peinture, la stratégie militaire, la structure spirituelle du sage, la vie après la mort, etc..

De cette œuvre immense, il n'a été conservé, malheureusement, qu'une série de fragments.

Démocrite y apparaît matérialiste dans ses théories ; ce qui ne l'empêche pas d'avoir été l'un des plus grands inventeurs d'idées de tous les temps : découvrir un rapport causal semble pour lui un vrai plaisir.

C'est dans la recherche qu'il goûtait le repos de l'esprit.

La postérité l'a surnommé le « philosophe souriant ». Voici les grands axes de sa doctrine touchant l'être, la connaissance et la morale.

I - l'Être

A- Les atomes

L'originalité de sa philosophie tient à la théorie des atomes. L'Être, qu'il admet comme Parménide de forme unique, sans distinction qualitative, cesse d'être pour lui un tout compact, sans fissures.

Démocrite disloque l'être parménidien en une infinité de particules qui ne sont plus divisibles, et que rien ne peut effriter : les atomes (insécables).

L'explication des choses qu'Empédocle avait proposée reposait sur l'idée des « éléments » ; celle de Démocrite fait appel au concept d'« atome ». Sur ces conceptions nos deux philosophes diffèrent.

Les atomes ne peuvent être formés par composition ; ils ne sont pas non plus sujets à décomposition ; ce sont donc les éléments éternels de la réalité, impénétrables, lourds, indestructibles.

Leur nombre est infini, et ils sont tous de même sorte : aucune différence de « qualification ». Seule diffère la forme et la grosseur : ce qui fait qu'agencés suivant des positions variées, ils donnent naissance, en vertu d'un dosage et d'une posologie purement quantitative, aux êtres les plus divers, aux combinaisons de qualités les plus opposées.

Empédocle, non plus, n'avait pas admis la distinction qualitative au niveau des « éléments » ; il posait cependant au départ un nombre de quatre « racines ».

Démocrite, plus proche de Parménide, estime que l'être est totalement uniforme : les atomes, à l'origine, seront donc tous égaux, identiques de qualité.

Là où il se sépare de Parménide, c'est quand il admet, pour sortir de l'impasse où avait conduit l'éristique de Zénon, des différences à l'intérieur de l'être qui s'appellent quantité et transfert spatial. Distincts de formes et de grosseur, les atomes sont alors en mesure de donner naissance, par leur position même, aux combinaisons les plus diverses.

Une objection vient à cette métaphysique. Nous percevons au niveau des objets les « qualités » comme différentes, froides ou chaudes, sucrées, amères, etc..

Démocrite, conséquent avec lui-même, rejette cette différence : elle n'est pas de naissance ; elle n'est pas naturelle ; nous dirions aujourd'hui : elle n'est pas objective.

Démocrite déclare les sensations purement subjectives, à l'égal de réactions conditionnées par la « loi » propre de chacun.

Les qualités sont à cet égard selon que nous les ressentons, assurément diverses ; mais diverses aussi pour chacun, subjectives donc, et ne requérant pas d'autre explication objective fondée en nature.

Notre constitution, sorte de « convention », suffit à en donner raison : la qualité de sensation, vécue dans la conscience de perception, est à mettre au niveau de nos organes sensibles. Ils traduisent dans leur logique propre, chacun la sienne, ce qui dans le texte de la nature s'explique tout autrement : par le simple mouvement quantitatif des atomes. C'est seulement dans le cas où ils nous informent des différences de quantité (poids, étendue, forme, densité) que les sens nous renseignent valablement quant à la nature elle-même.

Démocrite prélude ainsi à la distinction que préconiseront, parmi les modernes, Descartes et Locke, entre les qualités sensibles primaires et les qualités sensibles secondaires.

B - L'espace

Héritier de la tradition éléate, Démocrite n'en rejette pourtant pas le non-être. Au contraire, l'idée d'espace vide s'impose dès lors qu'il n'y a plus un Être unique, compact, sans faille, mais une plénitude d'unités indivisibles.

Fractionné pour faire place aux atomes, l'être comporte donc le non-être, l'espace qui conditionne leur distinction et permet leur évolution. Ce « néant » devient partie nécessaire du système :

« *Le quelque chose n'existe pas plus que le rien* » (fr. 156).

Ainsi, l'espace vide existe partiellement dans les corps quand ils sont poreux, et partiellement à leur limite.

C - Le mouvement

Le mouvement est le troisième facteur de l'évolution du monde. Dans l'espace libre, les atomes décrivent une évolution. Ce mouvement est éternel ; il est produit par la force de l'énergie, c'est-à-dire sous l'effet d'une pression éternelle ; il est surtout autonome :

« Certains, déclare Aristote à propos des atomistes, attribuent notre architecture céleste et tout le cosmos, en général, à l'Automaton ; c'est de lui-même que se serait produit le tourbillon, et ce mouvement qui par séparation et fonction aurait situé l'univers dans l'ordre actuellement existant ». (Mét. 68 A.69).

Telle est la théorie purement mécaniste ; la nature n'est plus pleine de dieux mais pleine d'atomes. Et nous n'avons plus, comme chez Empédocle, des mobiles anthropomorphiques à l'œuvre dans l'univers (l'amour, la discorde, etc.) ; mais bien le dynamisme des corps dotés de leurs lois propres, dans l'interaction de leurs contacts et de leurs énergies.

Ainsi se trouve posée dans la conscience humaine l'autonomie de la création. Cette autonomie du vivant, par rapport à un Absolu en lequel le vivant serait comme contenu, sera le postulat à partir duquel chaque science, chaque théorisation du réel existentiel, revendiquera désormais sa totale autonomie.

De fait, L'Éthique, les éthiques à travers les sociétés en devenir, sont bien autonomes dans leurs impératifs moraux catégoriques.

Cette autonomie radicale fera de l'homme un « dieu ».

D - Le déterminisme

Cette production « automatique », ou autonome des phénomènes, ne signifie nullement que tout arrive par hasard. Au contraire, tout est strictement déterminé au niveau des corps par les lois qui en régissent les échanges :

« Rien n'arrive sans cause, dit Leucippe, mais en vertu d'un logos, et par nécessité ». (fr. 2).

Les corps, l'espace et le mouvement, forment un complexe causal susceptible de mensuration quantitative. On peut calculer et prévoir : tout est déterminé.

De Galilée à Gassendi, modernes fondateurs du déterminisme mécaniste, c'est une filiation ininterrompue qui remonte, par Epicure et son maître Nausiphanès, lui-même élève de Métrodore de Chios, jusqu'à Démocrite.

Ramener le processus entier de l'univers à une trilogie de concepts simples, comme celle dont le fragment 168 se fait l'écho - « la nature (ou l'origine) des atomes brassés dans le vide » - relève bien d'une vision grandiose qui force, aujourd'hui encore, l'admiration.

Le point faible est celui que signale Aristote : les atomistes négligent de nous dire qu'elle est l'origine du mouvement. (67 A. 6).

En le déclarant éternel, on n'échappe pas à l'obligation de fournir à ce tourbillon même une raison : il ne suffit pas qu'une chose soit depuis toujours pour être sans cause. Mais on peut aussi se poser la question : pourquoi faudrait-il nécessairement une cause à l'origine des choses ?

Et pourtant on se posera très vite la question de savoir si la causalité mécanique est toute la causalité, et s'il n'est pas nécessaire de faire appel à d'autres types d'influences pour expliquer la réalité de certains modes d'existence.

II - La connaissance

Démocrite pense, quant à lui, tout expliquer par les atomes. L'âme elle-même et les opérations du vivant s'y réduisent.

La connaissance sensible, assurément, puisqu'elle est produite par de petites images qui se détachent des objets, pénètrent dans les

organes, rencontrent les atomes de l'âme et assurent ainsi la réalisation de la connaissance.

Sans doute, le fragment 11 distingue bien deux formes de connaissance : l'une « inauthentique » qui comprend la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat, le goûter ; et l'autre « authentique » qui y supplée allant là où il n'est plus possible d'entendre, de voir, de goûter, de palper.

Cependant, cette connaissance ne diffère de la première qu'en pénétration : question de degré. C'est un mouvement encore atomique, seulement plus raffiné et plus rapide que la perception sensible.

Rien d'autre n'existe au monde que physique et corporel : l'âme, l'esprit ne sont rien, n'ont pas d'existence ou de nature propre ; il n'y a jamais qu'atomes et mouvements d'atomes.

Une telle vue des choses a ses partisans à toute époque, y compris la nôtre. L'Éthique matérialiste repose sur de tels postulats.

III - l'Éthique

L'éthique de Démocrite compense, par un très haut idéalisme dans la pratique, le matérialisme de la théorie. Nul ne contestera l'élévation de maximes comme celles-ci :

« Être un homme, ce n'est pas seulement vaincre les ennemis, mais les plaisirs. Il en est qui gouvernent les villes, et qui sont esclaves des femmes ». (fr. 214).

« Qui se sent porté par un bon naturel aux actions droites et légales, celui-là est, jour et nuit, joyeux, fort, sans souci ; mais pour celui qui se moque de la justice, et ne fait pas ce qui s'impose, tout lui est déplaisir quand il y songe ; il vit dans l'inquiétude et se tourmente lui-même ». (fr. 174).

« Ce n'est pas n'importe quel plaisir qu'il faut chercher, mais le plaisir noble ». (fr. 207).

Lorsqu'il s'agit de fixer cette morale en terme logique et ontologique, le philosophe atomiste succombe à l'étroitesse de son

système : il se contente d'identifier le bien à poursuivre avec le contentement, la sérénité - qui est au fond un principe hédoniste. Les Epicuriens pourront théoriser à souhait sur ce principe.

D'autre part, si les sentiments sont tous, comme la pensée, affaire d'atomes, le matérialisme reparaitra, ne serait - ce que théoriquement, pour réinventer la pratique.

Ainsi Thomas Hobbes : « *La plus grande importance de la philosophie consiste à ce que nous utilisons à notre avantage les effets prévus et que, grâce à notre connaissance et selon la mesure de nos forces et de notre habilité, nous les employons comme des moyens au service de la vie humaine...La science ne sert qu'à la puissance* ».

(Cité par I. Fetscher, *Hegel et le marxisme*, in *Archives de philosophie*, oct-déc. 1960. (23), p. 552).

Quoi qu'il en soit, métaphysique, théorie de la connaissance et éthique représentent bien, chez Démocrite, les éléments d'un tout systématique, dont on aurait tort de sous-estimer l'actualité :

« *Rien d'éternel...que la matière qui se transforme éternellement, se meut éternellement et les lois selon lesquelles elle se transforme...Nous avons la certitude que la matière demeure éternellement la même dans les changements, qu'aucun de ses attributs ne peut disparaître, et qu'avec la même nécessité de fer, elle déracinera de la terre son propre épanouissement suprême, l'esprit pensant ; elle le reproduira ailleurs et dans un autre temps* ».

(Fr. Engels, *Dialectik der Natur*, Berlin, 1952, P.28).

Le XX^e siècle enfantera des systèmes éthiques à partir de telles pensées. Ils seront imposés aux masses, y compris par la force.

ANAXAGORE (env. 500 - 428)

Chronologiquement antérieur aux philosophes précédents, Anaxagore est à lire en contraste avec les Atomistes dont il représente un dépassement, on peut le dire, définitif.

C'est lui qui transféra d'Ionie à Athènes la philosophie. La capitale de l'Attique réagit assez mal à son premier penseur. Il

devait déclarer que le soleil n'est pas un dieu, mais un monceau de pierres incandescent : on lui intenta un procès d'impiété. Anaxagore s'enfuit à Lampsakos où il s'éteignit entouré d'honneurs.

Anaxagore s'inscrit par un côté dans une ligne de recherche assez traditionnelle : il proposa de voir en toutes choses des homoioméries. D'un autre côté, il innove radicalement, en situant au-dessus de toute causalité l'influence de l'Esprit dans la formation du monde.

A - Les « Homoioméries »

C'est le mot très juste qu'Aristote applique au système d'Anaxagore : il signifie « particules », non pas identiques, mais « semblables ».

Pour Démocrite, le monde est plein d'atomes - qualitativement identiques.

Pour Anaxagore, le monde est plein d'homoioméries - qualitativement distinctes. Cette position diamétralement opposée révèle deux types d'esprits : l'un plus synthétique, forçant vers l'identité dans la ligne des Éléates ; l'autre plus porté à l'analyse et sensible au concret, comme le sera plus tard Aristote.

Concrètement, les choses de ce monde sont en réalité bien distinctes en qualité. Il ne semble pas possible à un Anaxagore de mettre au compte de nos catégories subjectives des différences qui sont de la nature, dont il faut par conséquent trouver l'explication dans la nature.

Le problème dont il s'agit d'avoir la clef est toujours celui du « devenir » des choses existantes, et de leur « altérité ».

Comment peuvent-elles ne pas être « identiques » et cependant donner naissance l'une à l'autre par altération, se transformer l'une dans l'autre ; et cela à l'infini ?

Il est impossible, pense Anaxagore qu'une chose vienne du néant, et passe au néant. Il vaudrait mieux employer, de préférence au mot « venir » (ou devenir), le terme « se mêler », et de préférence au mot « disparaître » le terme « se séparer ».

Tout est dans tout : une immense parenté, on va le voir, unit les choses.

En effet, comment « une » chose peut-elle, étant « une », devenir « autre » ? Qu'y a-t-il à la racine de ce « mélange » ? Quel est le dernier matériau de l'univers ? La réponse lui sera suggérée par une observation très simple.

Les grandes idées de la philosophie présocratique se fondent toujours sur une observation apparemment incontestable.

Les pythagoriciens en arrivaient à la notion d'harmonie et de nombre, en considérant le rapport du son avec la longueur de la corde, et la tension du bâti.

Démocrite a l'idée d'un tourbillon, créateur de l'univers par sa propre énergie, à partir des atomes : en voyant les semences se rassembler suivant leurs formes, au lieu de se disperser dans le mouvement du tamis qui les brasse inlassablement.

Anaxagore réfléchit pour son compte à un phénomène en effet singulier : celui de la nutrition vivante, assimilation, identification. Comment « *de ce qui n'est pas cheveu se forme un cheveu, et de ce qui n'est pas viande se forme la viande* » ? (fr. 10).

Il ne suffirait donc pas de remarquer que la composition chimique du corps assimilé se retrouve identique dans le corps assimilateur, à supposer que cela soit vrai. Il reste à expliquer philosophiquement par quelles combinaisons - puisqu'on appelle ce devenir « mélange » - « une chose » puisse finalement être « une autre chose ».

Entre ces deux pôles, le chemin n'est réalisable, le mélange n'est possible, estime Anaxagore, que si la première est déjà en germe ce qu'elle doit être ensuite.

Le monde est donc plein de dispositions germinales, identiques en qualités, avec l'existant achevé qu'elles parviendront à former. L'évolution s'explique sur le mode d'une génération par des raisons séminales.

Ce qu'Aristote devait appeler « homoioméries », Anaxagore l'appelle « spermes ». Ces spermes, qualitativement distincts, sont éternels, indivisibles, indestructibles, non sujets à décomposition

comme les atomes de Démocrite ; ils représentent l'élément ultime de l'univers plein de transformations, de générations, de mélanges, de séparations.

Et c'est la prépondérance de certains « spermes » (ou homoioméries) sur d'autres qui donne à chaque existant son visage qualitativement singulier.

Tandis que dans la pensée de Démocrite, fidèle à l'axe parméniénien, les atomes identiques ne devaient qu'au tourbillon spatial d'aboutir à des produits distincts, les homoioméries d'Anaxagore sont spécifiées dès le point de départ.

Cependant au rythme de cette recherche, qui tantôt penche vers les exigences du singulier, et tantôt répond aux requêtes de l'indétermination universelle, la question de l'origine commune demeure toujours pendante, n'arrivant pas à satisfaire en même temps le caractère particulier de ce qui appelle une explication, et le caractère général de ce qui pourrait la fournir.

Le grand mérite d'Anaxagore a été de penser l'intervention d'une causalité insoupçonnée, le « nous », l'Esprit, dans la formation et les transformations de l'univers des existants.

Ainsi va se trouver poser une sorte de principe premier à partir duquel découleront tous les autres principes.

Les principes de l'Éthique peuvent se rattacher directement à ce « nous ».

B - L'Esprit.

« Aussi, quand un homme, (il s'agit d'Anaxagore), vint dire qu'il y avait dans la nature comme chez les vivants animaux une Intelligence, cause de la relation et de l'arrangement universel, il apparut comme seul en son bon sens face aux divagations ». (Mét. A.3 ; 984b 15).

Aristote salue en ces termes flatteurs l'intervention d'Anaxagore, découvrant la présence au monde de l'Esprit.

La découverte de l'Esprit, cause du monde, s'est faite semble-t-il au niveau d'observations très simples. Encore fallait-il que le

philosophe - mais ainsi font tous les savants - pût déceler la portée universelle d'une intuition immédiate.

Or il s'agissait, ici, bien plus que d'assimiler par exemple la combustion, la rouille et la respiration, à des phénomènes identiques d'oxygénation. Il s'agissait de l'existence du monde dont aucune des causalités, jusque là invoquées, ne parvenait à rendre compte.

Anaxagore est l'inventeur d'une sorte de loi de la gravitation métaphysique des êtres.

L'observation fondamentale concerne l'influence qu'exerce dans nos comportements l'appréciation du beau ou du bien. Elle n'est pas nulle, loin de là. Une telle appréciation concerne tout aussi bien nos comportements moraux dans la société.

De fait, certaines façons d'exister sont en relation directe avec une causalité, irréductible apparemment à celle de la mécanique, de la matière ou du hasard.

Platon nous a donné dans *Phédon* (98 d - e) un exemple concret de cette réflexion qui aboutit, dans la bouche de Socrate, à souligner le primat de cette causalité nouvelle.

Socrate s'interroge : *est-ce que je suis là en prison, assis au lieu de fuir, pour cette raison que mes os et mes muscles se sont détendus ou contractés, de manière à adopter ce fléchissement, cette tournure - ou bien cette manière d'être est-elle due au fait que je me suis dit : il est plus juste et plus beau, plus noble, au lieu de fuir et de m'évader, de m'en remettre à la Cité de la peine qu'éventuellement elle décide de m'infliger ?*

Autrement dit, certaines réalités existantes, certaines évolutions ne s'expliquent que par l'influence d'une causalité entièrement nouvelle : elles sont le produit d'un projet. Elles n'existent que par référence à autre chose. Une orientation les détermine à être ce qu'elles sont, sans que s'exerce la moindre pression physique.

Une intention opère, semblable à l'attraction des astres sur les marées, mais sans contact direct, à l'exclusion même de toute influence quantitative. Simplement parce que l'homme se propose, pose devant lui - au loin ou au proche, plus ou moins - une réalité

qui influe sur lui et détermine, par la force de son tropisme, une manière d'être.

Les principes éthiques ne sont pas suspendus dans le vide. Ils se rattachent à cette sorte de principe premier, lequel en assure l'efficacité dans les actes individuels et collectifs.

Un projet s'introduit donc au cœur de la réalité humaine, se glisse au cœur de la conscience réflexive, dans ce vide qui est absence de matière et dont il serait abusif de conclure à une « néantisation » ; car l'absence de matière peut être justement présence d'esprit, et cette fissure un intervalle de sens et de lumière pour l'humanité consciente d'elle-même.

La conscience implique bien une coexistence, une réflexion « pour soi » ; sorte de fracture, évidage par rapport au plein de la matière brute, pleinement tranquille dans le repos de l'« en-soi ».

Il s'agit bien d'une fissure où l'esprit se loge ; sorte de capacité de dialogue avec soi-même et de pensée : le « nous » rend possible tout projet de l'esprit de l'humanité. Projet que l'on fait « pour soi » et dont l'« en-soi » compact du corps brut est, encore une fois, incapable de réaliser ; finalité que l'on se propose et qui, à partir de ce moment-là, entre en ligne de compte. Aussi, tenir « compte » de cette causalité, c'est découvrir dans la nature, au niveau du réel existentiel, l'importance de l'« esprit », et prendre ainsi en considération toute sa portée dans le concret de la vie.

Il y a donc des phénomènes dont seule une « intention », une causalité finale explique l'existence, et dont la causalité mécanique ou atomique ne rend pas compte.

Le trait génial d'Anaxagore a été d'étendre à l'univers entier la portée de cette cause.

L'explication du monde s'établit alors à un tout autre niveau. Sans rien nier de ce qui est à l'œuvre dans le monde, on s'aperçoit qu'il est sous l'emprise d'un Esprit : qu'il existe, dans son autonomie évolutive, à la manière d'un projet ; qu'il est donc l'objet d'une intention.

Une intelligence y pourvoit : et voilà que le monde est pourvu ; existe comme une réalité que l'on s'est proposée.

L'Esprit pose devant lui, se propose, et se produit le monde. Son projet explique que les choses soient : elles seraient ainsi des intentions de l'Esprit qui se les envoie ; qui les fait exister.

Ainsi, à côté d'une méthode qui, se livrant à l'analyse, poursuit la considération de l'être jusqu'à le décomposer en ses particules matérielles les plus minimes, il y a une observation du réel qui s'attache à saisir comme telles les synthèses, les unités sensibles et les complexes intentionnels.

L'explication téléologique est celle dont Anaxagore ouvre la voie, et découvre le principe aussi bien logique que dynamique.

Force de pensée autant que de volonté, l'Esprit est l'origine du mouvement dans l'Univers (fr. 12. 13). Il est principe d'ordre et de référence. Infini, indépendant, existant pour soi, omniscient, puissance en soi, régissant toutes choses, ne se mêlant à aucune pour mieux se les administrer.

L'Intellect est, selon ses propres paroles, de « l'étoffe la plus fine et la plus pure ». Le monde entier est ainsi ordonné par lui, ordonné, c'est-à-dire voulu et mis en ordre par lui, existant tel qu'il est par cet ordre même, par cette relation qu'il implique.

La réalité de ce monde tient donc à ce qu'il est un projet de l'Esprit : un projet qui le fait exister en le polarisant, en l'orientant, en l'ordonnant.

Saint Thomas d'Aquin précisera plus tard que la création n'est pas, à proprement parler, une « action » de Dieu, fut-elle « spéciale » comme le disent parfois les commentateurs de la Bible (à propos de la création de l'âme humaine), mais une relation existentielle dont la réalité se situe toute entière au niveau du créé sans affecter le Créateur, - sans requérir de l'Esprit un particulier effort ou une particulière « intervention ».

La cosmogonie d'Anaxagore n'est plus aussi essentielle. C'est au début, quand les « spermes » éternels sont tous en désordre, que l'Esprit intervient pour produire le mouvement, les brasser, parvenir ainsi à une distinction qui fonde l'ordre du cosmos. (59 A. 42 ; B. 13).

Son rôle achevé, commence celui des causes matérielles ou mécanistes qui amènent jusqu'à nos jours, par évolution, l'apparition des différentes qualités : chaud, froid, sec, humide, etc.. Pour Anaxagore, les transformations du monde sont livrées aux agents physiques.

Il faudra attendre la philosophie de Platon pour que la présence de l'Idée semble pénétrer jusqu'au détail les formes de l'existant quel qu'il soit.

Une promotion de la pensée est désormais acquise, capitale pour la suite de la réflexion sur l'Éthique. Avec les éléments qui sont « en cause » dans l'univers, et qu'il n'est pas question de répudier, l'Intellect prend place ; une place transcendante, comme la cause ordonnatrice de toutes choses.

Il restera à justifier cette intuition qui devait produire sur le jeune Socrate une si profonde réflexion. C'est la gloire d'Anaxagore de l'avoir entrevue et fermement posée.

Un type nouveau de causalité vient d'être découvert, qui est ce pouvoir dont l'homme offre un exemple, et qui caractérise l'esprit : opérer en référant ; agir en attirant.

La thèse d'Anaxagore s'imposera comme l'Intuition fondamentale, capable de soutenir l'Éthique. Il s'agit d'une avancée considérable de l'humanité dans ses conceptions futures de normes éthiques.

VI

LES SOPHISTES

Les transformations politiques vont entraîner un développement de l'art oratoire. De nouveaux philosophes vont entrer en scène et connaître le succès. La « sophia » des Ioniens est dépassée. Mais ainsi vont les idées ; elles se suivent de façon incessante, donnant ainsi naissance à de nouveaux concepts, lesquels vont s'intégrer dans de nouvelles normes éthiques.

L'esprit du sophisme va nous donner de la philosophie une version inédite.

Le souci de l'homme passe au premier plan, reléguant dans l'ombre les problèmes de la nature et la métaphysique de l'univers.

Les Sophistes ont réussi un renversement du langage et des valeurs, avec toutes les ressources dont disposent les esprits les plus déliés dans une société en mutation éthique.

Il est juste de dire que la crise philosophique - historiquement prise en charge par les Sophistes - était en germe dans les contradictions où se débattait la pensée grecque. En effet, il était admis que les sens ne procurent pas une vraie connaissance des choses.

La plupart des philosophes avaient établi une distinction entre les réalités telles que nous les percevons, et les réalités telles qu'elles sont en vérité.

Il était dans la ligne d'un Parménide de considérer comme trompeur le témoignage des sens, lorsqu'ils nous donnent les choses comme multiples et mobiles ; de même, dans la ligne d'un Démocrite, lorsque l'expérience sensible des qualités distinctes vient à être contestée au nom de son système.

De fait, si la sensation nous trompe, notre connaissance toute entière n'est-elle pas frappée d'impuissance ? Une suspicion s'étend sur la connaissance des choses. Le Sophisme va l'exploiter systématiquement.

Le premier, et le plus important de ces nouveaux philosophes, est Protagoras (env. 481-411). Il est d'Abdère, comme Démocrite. Grand voyageur, comme tous les sophistes, il fait une apparition à Athènes, se lie avec les milieux politiques hauts placés, et s'engage dans la vie publique.

Son ouvrage sur les dieux lui vaut un procès. Il s'enfuit et trouve la mort au cours de son exode.

C'est en tête de son ouvrage sur la « Vérité » que sa doctrine se trouve résumée dans la phrase célèbre :

« L'homme est la mesure de toutes choses, des choses qui sont, qu'elles soient ; de celles qui n'existent pas, qu'elles ne soient pas ». (fr. 1).

Cette phrase sera promise à un grand succès, et son écho retentit encore de nos jours avec une puissance jamais encore égalée.

Prodikos de Julis, sophiste, fut un politicien. C'est dans son ouvrage « Sur les âges de la vie » que l'on trouve le beau mythe d'Héraclès à la croisée des chemins, devant le choix à faire entre deux voies.

Hippias d'Elis, sophiste, fut un polygraphe, globe-trotter, orateur solennel, artiste, et par surcroît diplomate.

Gorgias de Léintinoi (483-375), sophiste, orateur prestigieux, excellent professeur de rhétorique, très engagé dans la vie publique.

Gorgias aura deux élèves, Calliclès et Critias qui seront les représentants typiques d'une théorie appelée à de grandes conséquences : le droit du plus fort.

Critias, parent de Platon, deviendra, à la prise du pouvoir par les Oligarches en 404, l'introducteur des Trente.

Trois des dialogues de Platon sont consacrés à des sophistes : Protagoras, Gorgias, Hippias.

I - Une philosophie engagée

La philosophie des sophistes est engagée dans la politique et la rhétorique. Professeurs de « vertu », les sophistes lui donneront une grande importance, mais au sens originel du terme, où la « vertu » consiste en une force, une habileté qui permet de réussir dans la vie sociale.

Ces maîtres à penser, ces directeurs de la conscience publique, ne perdent pas de vue la pratique et le résultat. Ils sont avant tout pragmatiques, cherchant l'efficacité dans la conviction acquise.

C'est l'époque de l'impérialisme de Périclès. On a besoin d'hommes qui exploitent et occupent l'espace nouveau. Le sophisme ne se propose pas la promotion populaire ; c'est une école d'avancement politique.

Comment réussir ? Comment parvenir dans la société ? Un seul moyen : le discours. Une science : savoir parler.

Brillant causeur, le sophiste doit être assez versé sur toutes choses pour en parler avec agrément, mieux, avec conviction. Ce qu'il vise, avant tout, c'est de persuader : gagner votre opinion.

Telle est la « vertu » que le sophiste se préoccupe surtout d'acquérir. Un art, à vrai dire, où l'on ne s'embarrasse pas de sincérités, éventuellement successives.

Votre position est-elle en vérité difficile à soutenir ? Protagoras vous répond : « l'argument plus faible, il faut le rendre vainqueur ».

Gorgias ne dissimule pas que le discours est un ingrédient avec lequel il convient de traiter le public pour en obtenir ce que l'on veut : le ravir d'aise, l'envoûter.

De toute évidence, la persuasion n'a plus pour but de servir la vérité et l'homme qui la découvre ; mais de servir l'homme qui a besoin pour réussir de vous gagner à ses idées.

Les Sophistes ont beau présenter leur entreprise comme une « direction de conscience » ; il ne s'agit que d'un art où tout se joue sur les paroles ; l'art de manier le miroir et d'utiliser ses reflets.

Le sophisme est aujourd'hui une forme particulière de raisonnement abusif, mais on s'explique historiquement que le mot ait ainsi gardé, jusqu'à nos jours, une signification péjorative.

II - Une philosophie dégagée

A - Par rapport à l'être

Le sophisme n'est pas une « sagesse » au sens où la recherche concernant la nature l'a été jusqu'ici ; ni une science au sens où elle le sera à partir d'Aristote. On ne saurait non plus le féliciter d'avoir ramené l'attention des penseurs aux problèmes de l'homme, de la

connaissance et des valeurs pratiques, quand leur entreprise aboutit, précisément, à en soustraire les dimensions fondamentales.

Cependant, même dénués d'authentiques préoccupations métaphysiques, il est fatal que des hommes d'action, engagés dans les affaires publiques et justifiant leur politique, se réfèrent à des théories : leur idéologie implique une philosophie ; le système inavoué n'en est pas moins un système.

D'ailleurs, est-il possible que l'homme puisse exister sans se référer, consciemment ou inconsciemment, à un système, aux systèmes ? N'est-il pas lui-même un système, se référant sans cesse à des valeurs qu'il homologue le plus souvent inconsciemment à son existence ? Les systèmes éthiques et scientifiques s'intègrent tout naturellement au jeu éternel des systèmes.

Les Sophistes se sont avancés sur le terrain philosophique en soutenant avec franchise des opinions directement relatives aux problèmes de la pensée.

Le résultat de leur intervention est une remise en question générale de toutes les valeurs : un desserrement de toute contrainte.

De fait, la première attitude qu'ils préconisent est le libéralisme intellectuel. Sur ce fait, Protagoras est catégorique :

« De toutes les affaires, la mesure est l'homme : c'est dans cette mesure que ce qui est existe ; et que ce qui n'est pas n'existe pas ». (fr. 1).

L'existence du sensible est bien revendiquée dans cette affirmation. Toute la phénoménologie y est en germe, mesurant les choses à ce qu'il est possible d'en décrire.

Encore aujourd'hui, combien y-a-t-il de penseurs pour lesquels l'homme ne soit réellement, sinon en théorie, la mesure de toutes choses ? La descendance de Protagoras se prolonge en une immense ramification.

Cependant, si l'on en croit Platon, la célèbre sentence doit s'interpréter autrement :

« Telles m'apparaissent à moi les choses, en chaque cas, telles elles existent pour moi ; telles elles t'apparaissent à toi, telles pour

toi elles existent... Ce souffle de vent, il est froid pour qui frissonne, et ne l'est pas pour qui ne frissonne pas. (Théét. 152 -a-b).

Platon remplace le mot « mesure » par celui d' « apparaître ».

Le système « anthropométrique » de Protagoras aboutit au relativisme le plus radical. Car l'homme dont il s'agit n'est évidemment pas le « sujet » transcendantal kantien, ni l'Humanité collectivement prise, race ou groupe. C'est bien l'homme dans ce qu'il a de plus individuel :

« Chacun de nous est la mesure de toutes choses, de celles qui sont comme celles qui ne sont pas ; les différences qu'il y a entre celui-ci et celui-là se comptent par milliers pour cette raison précise que autres sont et apparaissent les choses à celui-ci, autres à celui-là ». (Théét. 166 d.).

Autrement dit, c'est précisément la « mesure différente » dont les choses « sont et apparaissent » aux hommes qui fait leur individualité, qui les distingue eux-mêmes.

Mais la question se pose de savoir si l'objectivité de la connaissance devrait avoir pour conséquence de supprimer nos différences ?

Protagoras se défend d'interdire par là même la possibilité d'une « science » ; la science consistera simplement à modifier le goût, à l'améliorer. Ce que les cultivateurs font pour les plantes, et les médecins pour le corps humain, les éducateurs le font pour la vie sociale :

« Les orateurs qui ont du savoir et du talent font que, pour les cités, les bons principes soient substitués aux mauvais dans le renom d'être justes ». (Théét. 167 c.).

Autrement dit, il ne s'agit nullement de se prononcer sur le vrai ou le faux ; il s'agit d'aboutir à un résultat, sans préjuger autrement de ce qui est « vrai » ou « faux » : le médecin se dispense d'accuser d'ignorance le malade qui trouve telle nourriture amère, et d'attribuer le savoir au bien-portant qui n'y trouve pas le même goût :

« Ce qu'il faut, c'est opérer sur le malade un changement... C'est ainsi que l'éducation consiste à opérer un changement qui

fait passer d'une certaine manière d'être à celle qui vaut mieux ; mais tandis que ce changement le médecin l'effectue au moyen de drogues, c'est par la parole que le sophiste l'effectue ». (Théét. 167 c).

Le relativisme qui en découle est accepté sur tous les terrains : logique, métaphysique, éthique, esthétique, juridique, etc..

Et Gorgias de dire, dans son traité « Sur le non-être ou sur la nature », comment trois affirmations sont à retenir :

« *La première et principale, c'est que rien n'existe ; la seconde, que même si quelque chose existe, c'est inconnaissable à l'homme ; la troisième, que si c'est connaissable, c'est incommunicable et inexplicable* ». (fr. 3).

On ne peut formuler de façon plus décisive le scepticisme. Platon réplique en posant la question : cette proposition au moins est-elle vraie ? Si elle n'est pas vraie, pourquoi donc la professer encore ? (Théét. 170 a - 171 d).

Et il ajoute par ailleurs : « *La théorie de Protagoras est toujours pour moi un sujet d'admiration ; car à mon sens, en même temps qu'elle renverse les autres thèses, elle se renverse elle-même* ». (Enthydème, 286 c).

De fait, le scepticisme radical ne saurait se professer sans se renier lui-même.

B - Par rapport à la loi

Ce relativisme doctrinal se traduit pratiquement au plan social par une antithèse qui a force de slogan, entre la « loi » et la « nature ».

La « loi » était jadis quelque chose de sacré, d'éternel, gouvernant aussi bien les dieux que les hommes, valable pour l'univers.

Les Sophistes sont de grands voyageurs. Ils rapportent de leurs voyages cette constatation que des différences existent partout dans

les mœurs, les coutumes, les usages, bref dans les « lois » que se donnent les peuples.

La loi est une thèse, une position à quoi on s'astreint. C'est par conviction et non point par nature que la loi s'impose, au besoin par la force.

Issue de l'esprit, variable suivant les lieux, elle n'a pas de teneur réelle. Elle n'a d'autre existence que celle que nous lui conférons.

Conséquences : Antiphon déclare que l'on peut tranquillement la transgresser du moment que personne ne nous voit.

Les obligations sociales sont tenues pour futiles : tous les hommes étant identiques, pourquoi devrait-on obéissance à quelques uns, plutôt qu'à d'autres, au nom de la loi ?

Hippias d'Elis exprime une pensée voisine : les compatriotes sont « *d'un même sang, d'une même famille, d'une même patrie, en vertu de la nature, non en vertu de la loi* » ; il constate que celle-ci « *exprime par la force nombre de choses contraires à la nature* ». (Prot. 337 d.).

Ce dont il se flatte, c'est de « *connaître la nature des choses* », comme il se doit à une académie de philosophie :

« *Nous qui connaissons la nature des choses, et sommes les plus savants des grecs, nous qui sommes, à ce titre même, réunis aujourd'hui dans ce qui est pour la Grèce le prytanée même de la science* ». (Prot. 337 d.).

Alkidamas ajoute que les esclaves ont donc les mêmes droits que tout le monde. Quant aux normes religieuses, elles n'ont pas plus de consistance que les autres.

Protagoras écrit : « *Je n'ai aucune possibilité de savoir, à propos des dieux, ni s'ils existent, ni s'ils n'existent pas, ni combien ils sont* » (fr. 4).

Prodikos fera remarquer que l'on a toujours tenu pour divin dans l'humanité ce qui est bon et utile.

Critias ajoutera que les dieux et toute la religion sont purement et simplement les inventions de quelques esprits malins, désireux

d'obtenir l'obéissance des hommes en faisant peser sur eux l'intimidation de ces esprits capables de voir dans le secret.

De cette manière, les gens observent les lois de l'État en l'absence même de la police. L'idée du Dieu-gendarme de Voltaire est déjà présente ; elle fera son chemin.

C - Par rapport à toute allégeance autre que « naturelle »

Les Sophistes connaissent une « justice naturelle ».

Antiphon déclare qu'il n'y a pas à s'en tenir à ce qui est pure et simple position humaine. Il poursuit : « *Si l'on cherche par contre à violer une de ces lois qui ont grandi en nous de par la nature, alors que le mal subi n'est pas moindre du fait que les autres l'ignorent, ni plus grand parce qu'ils s'en aperçoivent : le dégât ne repose pas sur l'idée qu'on s'en fait, mais sur la vérité* ». (fr. 44).

Comment comprendre ce concept de « nature » d'après les Sophistes ? S'agit-il du droit naturel, de cette « *loi divine non écrite qui n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier, mais vaut toujours* », et à laquelle on en appelle depuis Socrate contre l'arbitraire des tyrans (*Antig.* 450 ss.) ; sorte de cadre idéal à quoi le monde et l'homme, la vie et l'histoire doivent se conformer dans leur développement ?

De fait, Hippias parle d'une structure non écrite. (Xénoph. *Mem.* IV, 4.19).

D - Une philosophie du pouvoir

Une théorie fondamentale du Sophisme concerne l'idée de puissance. Calliclès et Critias lui ont donné sa forme la plus énergique. Il est conforme à la nature de l'homme que le plus fort ait l'avantage sur le plus faible.

Les rapports d'existence sont des rapports de force, de libre concurrence ; comme on les voit se développer à l'intérieur du monde animal et végétal.

Tel est l'état normal des choses. Ce sont les faibles qui ont élevé pour se garder, contre nature, la barrière protectrice des

« lois ». Par l'éducation, la culture, ils tentent de nous faire assumer ces fictions, et limitent ainsi le champ des forts.

Vienne un jour l'homme tout à fait fort : il saisit le pouvoir, bouscule les positions légales et se place à la tête des autres ; devenant le maître.

Et c'est en cela, conclut pour finir Calliclès, que « *brille ce qui est droit par nature même* ». (*Gorgias* 491-492).

Face à cette théorie, Critias apporte le secours de la thèse évolutionniste. Il y a eu, selon lui, une époque primitive - époque bienheureuse - « *où la vie de l'homme était sans ordonnance et animale, soumise à la force ; alors, il n'y avait pas éloge du noble ni châtement du mal. C'est ensuite qu'apparemment les hommes ont mis sur pied des lois* ». (fr. 25).

Comment ne pas reconnaître dans cette évocation « *l'état primitif* » de Thomas Hobbes : la guerre contre tous (*bellum omnium contra omnes*), la guerre joyeuse et naturelle, tandis que les normes inhibantes, éthiques, intervenant par la suite, reposent essentiellement sur de pures conventions de l'esprit.

Avec le discours de Calliclès, il semble déjà qu'on entende, à plus de vingt siècles de distance, Nietzsche et la morale du surhomme.

La descendance des Sophistes est un monde sans fin. Leurs thèses sont toujours actuelles. Il suffit de regarder les comportements de certaines nations dans le monde pour comprendre l'actualité récurrente de la pensée sophiste.

CONCLUSION

Avec les présocratiques on voit se lever, une à une au fil de l'Histoire, les difficultés qui surgissent de nos jours encore au regard de la pensée, et qui s'imposent à l'attention de l'honnête homme de ce siècle.

La métaphysique, puisque c'est ainsi qu'il sera convenu de l'appeler, y apparaît déjà comme ce qu'elle n'a cessé d'être : une interrogation de l'homme sur un fait - le monde - ; un essai pour l'homme de percer l'énigme de ses origines et de sa destinée.

Ce fait d'être dans le monde, la *Physis* au sens grec du terme, voilà le point de départ de l'interrogation philosophique, éthique et scientifique. Mais voilà aussi son objet ; car c'est à partir de ce fait, et sur ce fait même, que l'homme s'interroge, essayant de découvrir le principe aussi bien que la signification, et par conséquent le sens de l'existence :

« A considérer les choses dans leur genèse, on en obtient, assure saint Thomas d'Aquin, une parfaite intelligence ». (in *Polit.* 1,2).

De fait, la genèse historique de la métaphysique introduit bien aux démarches qui vont en assurer la genèse personnelle.

Ce survol de quelques siècles nous montre comment, si le progrès matériel continue sa course progressive dans une ascension prodigieuse, on assiste, par contre, dans les formes de la mentalité, à une sorte de « retour éternel » des mêmes interrogations comme des identiques problèmes existentiels.

De fait, s'il n'y a rien de nouveau sous le soleil ; et si l'on assiste à ce retour des mêmes interrogations comme des identiques espoirs, il n'en reste pas moins vrai que les mentalités changent sous l'effet de multiples facteurs socioculturels, lesquels témoignent de l'évolution évidente et naturelle des choses. C'est pourquoi de nouveaux concepts éthiques et scientifiques naissent, et s'imposent tout aussi naturellement aux mentalités en quête de sens.

Mais c'est bien là, au point de départ de la réflexion philosophique occidentale, que se dessinent les concepts majeurs qui vont donner naissance à notre Éthique. Il s'agit d'une Éthique capable d'encadrer la vie de l'homme dans la société. Inévitablement de tels concepts, vecteurs de valeurs à portée universelle, seront la base même des normes éthiques, lesquelles s'adapteront désormais au rythme des évolutions, voire des mutations, des mœurs humaines.

Les « Déclarations Universelles des Droits de l'Homme » à venir sont potentiellement présentes dans les fondamentaux dégagés chez les Présocratiques.